

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC

MÉMOIRE PRÉSENTÉ À
L'UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À TROIS-RIVIÈRES

COMME EXIGENCE PARTIELLE
DE LA MAÎTRISE EN ÉTUDES LITTÉRAIRES

PAR
SARAH DÉSAULNIERS

« PAULINE PINCHAUD, REINE D'UN JEU DE DUPES :
L'HYSTÉRIE À L'ŒUVRE DANS LA TRILOGIE DE DENIS MONETTE »

AOÛT 2009

Université du Québec à Trois-Rivières

Service de la bibliothèque

Avertissement

L'auteur de ce mémoire ou de cette thèse a autorisé l'Université du Québec à Trois-Rivières à diffuser, à des fins non lucratives, une copie de son mémoire ou de sa thèse.

Cette diffusion n'entraîne pas une renonciation de la part de l'auteur à ses droits de propriété intellectuelle, incluant le droit d'auteur, sur ce mémoire ou cette thèse. Notamment, la reproduction ou la publication de la totalité ou d'une partie importante de ce mémoire ou de cette thèse requiert son autorisation.

REMERCIEMENTS

J'aimerais d'abord exprimer toute ma reconnaissance à ma directrice, Madame Hélène Marcotte, qui m'a soutenue dans ce projet. Merci pour ton amitié, ta patience, tes commentaires éclairants et surtout, ton aide aussi précieuse qu'indispensable.

Je souhaite également remercier de tout cœur mes parents, mon frère et ma sœur pour leur appui, leur confiance et leurs encouragements. Merci de m'avoir donné le goût de me dépasser.

Enfin, je voudrais dire un merci tout spécial à Benoit. Merci d'avoir été là depuis le début, merci d'avoir accepté de me suivre dans cette grande aventure qui nous a menés au bout du monde : sans toi, ce périple n'aurait jamais été aussi beau et aussi excitant.

Je dédie ce travail à ma grand-mère, Jeanne, qui m'a transmis son amour de la connaissance et de la lecture, en plus de m'avoir permis découvrir l'univers de Denis Monette.

TABLE DES MATIÈRES

REMERCIEMENTS.....	ii
TABLE DES MATIÈRES.....	iii
INTRODUCTION.....	1
CHAPITRE I : LES RELATIONS INTERPERSONNELLES DE PAULINE PINCHAUD.....	12
A : Pauline Pinchaud, l'actrice en représentation	13
B : Pauline Pinchaud et la dépendance active.....	32
CHAPITRE II : LA QUÊTE IDENTITAIRE DES AUTRES PROTAGONISTES 45	
A : Jovette ou la vie après l'inceste	45
B: Ti-Guy, un Don Juan en quête de soi.....	54
C: Dédé: « J'me cherche, mais j'ai pas encore trouvé ».....	62
CHAPITRE III : LE MANQUE À COMBLER.....	77
A : Sam ou le désir de posséder.....	79
B : Pauline, l'éternel ventre creux.....	82
C : Dédé : « Y'a des enfants qui ont jamais été des enfants... ».....	94
CONCLUSION.....	99
BIBLIOGRAPHIE.....	107

INTRODUCTION

Né à Montréal en 1936, Denis Monette se destine très tôt à l'écriture. Après des études en philosophie, en linguistique et en psychologie au Collège André-Grasset, Monette débute une carrière de journaliste au sein de l'entreprise Québecmag, compagnie dont il occupera les postes de directeur général et vice-président des publications au cours des années 1970. Denis Monette devient éditorialiste et auteur de billets pour le magazine *Le Lundi* en 1977. C'est cet emploi qui le mènera jusqu'à Hollywood, où il s'entretient avec plus de six cents vedettes internationales, expérience qu'il raconte dans un livre intitulé *Un journaliste à Hollywood*¹. Denis Monette entreprend de publier ses plus beaux billets en 1985, dans une série de recueils qui a été rééditée dans les années 2000². En 1989, il quitte *Le Lundi* pour se consacrer entièrement à l'écriture de romans. De ce changement de cap naîtront *Adèle et Amélie*³ en 1990 et *Les parapluies du diable*⁴ en 1993. Ce sont *Les bouquets de noces*⁵ qui le propulsent, en 1995, au rang des écrivains québécois à succès.

1. Denis Monette, *Un journaliste à Hollywood*, Montréal, Éditions Le Manuscrit, 1987, 197 p.

2. Denis Monette, *Au fil des sentiments : tome I*, Outremont, Éditions Logiques, 2004, 320 p. ; *Pour un peu d'espoir : tome II*, Outremont, Éditions Logiques, 2004, 320 p. ; *Les chemins de la vie : tome III*, Outremont, Éditions Logiques, 2004, 336 p. ; *Le partage du cœur : tome IV*, Outremont, Éditions Logiques, 2004, 384 p. ; *Au gré des émotions : tome V*, Outremont, Éditions Logiques, 2003, 424 p. ; *Les sentiers du bonheur : tome VI*, Outremont, Éditions Logiques, 2003, 448 p.

3. Denis Monette, *Adèle et Amélie*, Boucherville, Éditions de Mortagne, 1990, 592 p.

4. Denis Monette, *Les parapluies du diable*, Outremont, Éditions logiques, 1993, 336 p.

5. Denis Monette, *Les bouquets de noces*, Outremont, Éditions Logiques, 1995, 608 p.

Sous la plume de Denis Monette se trouve un point de vue intime nourri par des références puisées, il est possible de le supposer, dans sa vie personnelle. *Les parapluies du diable*, par exemple, sont « le récit de [son] enfance⁶ ». Il y relate la jeunesse de Michel (lui-même) et Maurice (son frère), au sein d'une famille dysfonctionnelle et malheureuse, dans un milieu difficile. Les relations interpersonnelles ardues, le manque de communication dans le couple parental et l'infidélité sont des motifs qui se trouvent dans la majorité des romans de Monette, jusqu'au plus récent, *M. et Mme Jean-Baptiste Rouet*⁷. Tous ces thèmes se retrouveront mis de l'avant dans la trilogie à l'étude constituée de *L'ermite*, *Pauline Pinchaud, servante* et *Le rejeton*⁸.

Lancée avec le premier tome, *L'ermite*, en 1997, la trilogie de Monette met en scène des personnages des milieux populaires, dans le petit village de St-Calixte, à l'aube des années 1950. *L'ermite* dresse d'abord le portrait de la relation entre Sam Bourque, le personnage éponyme, et la jeune Pauline Pinchaud. Celle-ci arrive chez l'ermite et bouleverse complètement sa vie en changeant ses habitudes d'homme reclus et avare. Cette relation est problématique en raison de la différence de personnalité des personnages, mais est aussi bénéfique pour eux puisque Pauline découvre en Sam un père de substitution et un compagnon précieux, alors que Sam retrouve la joie de vivre au contact de la jeune femme. Les choses vont se corser quand Pauline rencontre Ti-Guy Gaudrin, puis Marcel Marande. C'est avec ces deux hommes que Pauline vit sa vie de femme, trouvant en l'un un amant pour assouvir ses désirs et, en l'autre, un époux

6. Lettre inédite de Denis Monette à Sarah Désaulniers, 12 juin 2008.

7. Denis Monette, *M. et Mme Jean-Baptiste Rouet*, Outremont, Éditions Logiques, 2008, 424 p.

8. Denis Monette, *L'ermite*, Outremont, Éditions Logiques, 1998, 446 p. ; *Pauline Pinchaud, servante*, Outremont, Éditions Logiques, 2000, 448 p. ; *Le rejeton*, Outremont, Éditions Logiques, 2001, 408 p.

fantasmé pour réaliser ses ambitions, notamment ses aspirations à la vie familiale.

L'ermite est donc le récit des relations troubles de Pauline Pinchaud avec les hommes.

Malgré le drame final de *L'ermite*, qui entraîne le suicide de Sam, Pauline ne s'assagit pas, comme on peut le constater dans le second tome de la trilogie, *Pauline Pinchaud, servante*.

Denis Monette lance en 2000 le deuxième volet de sa trilogie, qui met en vedette Pauline Pinchaud. Dans ce roman, Pauline essaie de se prendre en main en trouvant des emplois de servante. Ses tentatives échouent, car elle n'arrive pas à être autonome, comptant constamment sur l'aide de son amie Jovette Biron. C'est dans ce roman que s'exprime le caractère dépendant de Pauline, puisqu'elle s'appuie continuellement sur les autres pour sortir de la misère. C'est aussi dans ce tome central qu'elle retrouve les bras de Ti-Guy Gaudrin, de qui elle aura un fils, Dédé. Mais Pauline est incapable de prendre soin de cet enfant qu'elle n'arrive pas à aimer. Dans ce roman, une relation plus que difficile s'installe entre Pauline, sa belle-mère et Ti-Guy. La petite enfance de Dédé est donc marquée par les tensions entre ses éducateurs. La maladie mentale de Pauline fait en sorte qu'elle est écartée du noyau familial et cette absence maternelle a de grands impacts sur les capacités d'entretenir des relations interpersonnelles de Dédé, ce qui se manifeste dans le troisième tome de la trilogie.

L'ultime volet de la trilogie, *Le rejeton*, paraît aux Éditions Logiques en 2001. Celui que l'on désigne comme le rejeton, Dédé, est élevé plus par sa grand-mère que par son père. Ti-Guy ne s'implique, en effet, que très peu dans l'éducation de son fils, étant davantage occupé à « courir les jupons » et à s'enrichir. Dédé devient un adolescent

difficile, tenté par une sexualité débridée, comme l'a jadis été sa mère et comme l'est toujours son père. Le rejeton n'arrive pas à être stable, passant d'une relation à l'autre. C'est finalement avec Laure Jarre que Dédé, redevenu André, trouve le grand amour, au même moment où son père décide d'épouser son amie de longue date, Jovette Biron. Dans ce troisième tome, c'est la quête identitaire du jeune Gaudrin, mais également celle de son père, qui constituent les enjeux principaux de la trame romanesque.

L'œuvre de Denis Monette n'a pas encore été le sujet d'études approfondies, ses romans ayant uniquement fait l'objet de comptes rendus dans les quotidiens lors de leur parution. Il sera donc fort intéressant d'approfondir un corpus jusqu'ici inexploré. C'est en nous appuyant sur la théorie psychanalytique que nous effectuerons l'analyse des relations interpersonnelles entre les personnages principaux à travers les trois tomes de la trilogie. La lecture de l'œuvre de Denis Monette nous amène à postuler que c'est la structure hystérique qui domine la trilogie. En effet, la récurrence de certains motifs, tels le besoin constant de se sentir aimé et valorisé dans le regard d'autrui ou encore l'insatisfaction perpétuelle des personnages qui trahit le manque symbolique, nous amène à fonder notre analyse sur les marques textuelles de l'hystérie. Nous chercherons à isoler la part d'hystérie disséminée dans les trois romans, de manière à montrer que les personnages principaux sont guidés par celle-ci et agissent selon cette structure organisationnelle. En superposant les trois volumes de l'œuvre de Denis Monette, il sera donc possible de « déceler les traits caractéristiques des productions inconscientes pour obtenir les champs de forces de l'œuvre⁹ ». Ainsi, nous mettrons en évidence les

9. Charles Mauron, *L'inconscient dans l'œuvre et la vie de Racine*, Paris, José Corti, 1969, p. 20.

répétitions obsédantes présentes dans l'oeuvre, afin de faire ressortir le fantasme qui domine dans le texte.

Jean-Martin Charcot, clinicien et neurologue français, a circonscrit, au XIX^e siècle, l'hystérie comme étant une maladie ne touchant que les femmes. Le terme est dérivé du mot grec *hystera*, signifiant « utérus », et la théorie admise à l'époque était que celui-ci se déplaçait dans le corps, créant les symptômes. La perception de l'hystérie s'est transformée au fil du temps grâce à la psychanalyse. On reconnaît aujourd'hui que la « personnalité, ou le caractère, de l'hystérique est organisée autour de trois axes principaux : la mise en scène permanente de l'intime et du sexuel, le jeu incessant entre vérité et mensonge, la plasticité de la personne¹⁰ ».

Avide d'affection, l'hystérique mettra de l'avant toutes les techniques de séduction possibles afin de trouver sa valeur dans le regard de l'autre et aura tendance à érotiser ses relations interpersonnelles. C'est pourquoi l'hystérique ne peut « vivre qu'au point de convergence de tous les regards¹¹ » et cherche constamment à être et à demeurer le point de mire de son entourage, transformé en public. C'est dans cette perspective que Kurt Schneider, en 1923, a proposé l'appellation « personnalité en quête d'attention » pour qualifier l'hystérique. Définie comme dépendante active, parce qu'elle recherche activement non seulement l'attention mais aussi l'aide de l'autre¹², la personne hystérique est en quête d'un maître qui saura la soutenir et la guider : elle choisit celui qui, croit-elle, sera en mesure d'apaiser son besoin de plaisir, d'être aimée et désirée. L'objet sera par

10. Jean Ménéchal, *Introduction à la psychopathologie*, Paris, Dunod, 1997, p. 89.

11. Quentin Debray et Daniel Nollet, *Les personnalités pathologiques : approche cognitive et thérapeutique*, Paris, Masson, 2005, p. 33.

12. Voir *Ibid.*, p. 34.

conséquent choisi et aimé en fonction de son utilité : à l'instar d'un enfant à la fois apeuré et égocentrique, l'hystérique recherche « celui qui berce, celui qui prend contre lui, celui qui nourrit, celui qui protège de tout¹³ ». Dans son univers fantasmatique, l'autre sert à la rassurer et à rehausser l'image qu'elle se fait d'elle-même. Toutefois, comme le souligne à juste titre Juan-David Nasio, qui circonscrit pour sa part trois états propres à l'hystérique, « le moi est constamment en attente de recevoir de l'Autre non pas la satisfaction qui comble, mais curieusement, la non-réponse qui frustre. Cette attente déçue [...] aboutit à la perpétuelle insatisfaction et au mécontentement dont se plaint si souvent le névrosé¹⁴ » ; d'où le nom donné à ce premier état : celui de *moi insatisfait*. Selon cette logique, la personne hystérique, qui ne peut jamais être contentée, « joue le rôle d'une victime malheureuse et constamment insatisfaite¹⁵ ». La recherche assidue d'une source de satisfaction à la fois idéale et inatteignable domine la vie de la personne hystérique, qui craint tout autant qu'elle ne la souhaite la fin de ses tourments. Sa demande d'amour, bien que fortement érotisée, n'en masque pas moins très souvent, de façon paradoxale, une profonde inhibition. C'est ainsi que l'on peut parler d'un « double mouvement *séduction-retrait* marquant cette véritable *ambivalence au niveau du corps* qui est le signe distinctif de l'hystérique¹⁶ ». La séduction, le sexuel sont fréquemment, chez l'hystérique, mis en scène plutôt que mis en acte et ce, même s'il y a relation sexuelle.

13. Pierre Luquet, « L'organisation mentale hystérique », *Revue française de psychanalyse*, tome XLIX (janvier – février 1985), p. 423.

14. Juan-David Nasio, *L'hystérie ou l'enfant magnifique de la psychanalyse*, Paris, Rivages, « Petite Bibliothèque Payot », 1995, p. 17. Le second état mis en relief par Nasio est celui d'un *moi hystérisant*, c'est-à-dire d'un moi qui « transforme la réalité concrète [...] en une réalité fantasmatique à contenu sexuel » (p. 18). Ce second état rejoint donc l'idée de mise en scène de l'intime et du sexuel dont nous parlons ici.

15. *Ibid.*, p. 19.

16. Jean Bergeret (sous la direction de), *Psychologie pathologique : théorique et clinique*, Paris, Masson, 2008, p. 177.

L'appellation « histrionique », souvent utilisée – peut-être à tort – comme synonyme d'hystérique, vient justement du terme *histrio*, soit « comédien » en latin, ce qui va de pair avec l'idée de mise en scène que nous venons de souligner, mais aussi avec l'idée de dramatisation, d'émotivité excessive, d'exagération des sentiments, de jeu d'acteur propres à l'hystérique. La réalité de l'hystérique se situe toujours à mi-chemin entre la vérité et le mensonge : « Fabulation et mythomanie deviennent ainsi le cadre de référence de l'hystérique, qui “se ment” autant qu'il transforme la réalité pour les autres¹⁷ ». Les artifices utilisés par l'hystérique, tant pour capter le regard de l'autre – et le maintenir à distance – que pour construire cette réalité qui tient à la fois de l'imaginaire et du réel, le font parfois percevoir comme quelqu'un qui manque d'authenticité. Ce jugement découle aussi du fait que la personnalité hystérique est fortement suggestible.

L'hystérique est influençable, apte à s'enthousiasmer aisément, à compatir, à s'adapter et se modeler constamment à autrui grâce, entre autres, à un des mécanismes de défense prédominant de cette structure : l'identification¹⁸. La personnalité hystérique est toujours prête à se plier aux supposés désirs de l'autre et fait preuve d'un extraordinaire mimétisme. L'identité de l'hystérique est par conséquent difficile à cerner, puisque c'est le regard et le désir d'autrui qui la déterminent. Cette flexibilité identitaire lance l'hystérique dans une quête inlassable de recherche de soi, mais aussi « installe l'hystérique dans une réalité confuse, mi-réelle, mi-fantasmée, où s'engage le jeu cruel et douloureux des identités multiples et contradictoires à divers personnages, et cela au prix

17. Jean Ménéchal, *op. cit.*, p. 90.

18. L'identification est « le processus psychologique par lequel un sujet assimile un aspect, une propriété, un attribut de l'autre et se transforme, totalement ou partiellement, sur le modèle de celui-ci. » (Jean Laplanche et Jean-Bertrand Pontalis, *Vocabulaire de la psychanalyse*, Paris, Presses Universitaires de France/Quadrige, 2004, p. 187)

de rester étranger à sa propre identité d'être, et plus particulièrement à son identité d'être sexué¹⁹ ». À la lumière des caractéristiques de la structure hystérique que nous venons de dégager, nous tenterons de voir comment celle-ci régit l'ensemble de la trilogie de Monette et guide les agissements des différents personnages.

Enfin, pour bien saisir la personnalité psychique qui structure l'individu, la connaissance des modes de rapport à l'objet, à savoir *oral*, *anal* et *phallique* est primordiale. La phase orale, prévalente dans l'hystérie, est liée à l'activité de nutrition. La fixation orale entraîne entre autres, chez l'adulte, une propension à « chercher une satisfaction orale en mangeant, en fumant ou en buvant. [...] On reconnaît une personne au caractère oral à son égocentrisme et à la difficulté qu'elle éprouve à considérer autrui comme un être distinct. Elle ne perçoit les autres qu'en fonction de ce qu'ils peuvent lui offrir (nourriture). Elle demande toujours quelque chose [...]»²⁰. Les caractéristiques de la fixation orale vont donc de pair avec l'idée de dépendance active propre à l'hystérie que nous avons définie plus haut, puisque cela fait en sorte que l'individu sélectionne son entourage en fonction de ce qu'il lui est possible d'en retirer. Par ailleurs, Freud associe oralité et hystérie par ce qu'il nomme « l'oralité cannibale²¹ », qui fait en sorte que l'hystérique cherche à engloutir, à incorporer l'autre de manière à se l'approprier et à devenir comme lui. L'incorporation, mise en relief ici, est en lien direct avec

19. J.-D. Nasio, *op. cit.*, p. 25. Nous touchons ici au troisième et dernier état défini par Nasio, celui du *moi tristesse*, qui survient au moment où l'hystérique « doit affronter enfin la seule vérité de son être : ne pas savoir s'il est un homme ou une femme » (p. 18).

20. Lawrence A. Pervin et Oliver P. John, *La personnalité: De la théorie à la recherche*, Bruxelles, De Boeck Université, 2005, p. 103.

21. Sigmund Freud, « Extrait de l'histoire d'une névrose infantile (L'homme aux loups) », *Cinq psychanalyses*, Paris, P.U.F., 2008, p. 408.

l’identification, mécanisme de défense privilégié chez l’hystérique, comme nous l’avons souligné plus haut.

Le stade anal a pour principal enjeu la gestion des possessions. En effet, « des valeurs symboliques de don et de refus s’attachent à l’activité de la défécation²² ». L’adulte aux fixations anales pourrait donc, par exemple, avoir du mal à faire des concessions et à céder ce qui lui appartient (argent, biens, pensées, etc.). Cette tendance à la possessivité pourrait se traduire par la jalousie dans les relations amoureuses. Le mode de relation d’objet instauré au cours de ce stade est celui de la domination/passivité, soumission/contrôle. Le stade anal caractérise plus particulièrement l’obsessionnel, mais des échos de ce stade peuvent être perceptibles chez l’hystérique, dans la mesure où celui-ci « chercherait à ravir et à être ravi, viserait à capter et à captiver, produirait des signes captivants tout en restant captif d’une quête²³ », ce qui signifie qu’il aspire autant à contrôler qu’à être dominé, à donner qu’à recevoir.

C’est au cours du dernier stade, le stade phallique, que l’individu doit accepter les limites de son propre corps et reconnaître son identité sexuelle : être fille ou garçon. L’hystérique, ayant du mal à définir cette identité, ne parvient pas à mettre un terme à ce questionnement sur la reconnaissance des sexes et tente, par conséquent, de séduire tout un chacun. Le désir de l’hystérique de se montrer et de se mettre en scène pour séduire l’autre va d’ailleurs de pair avec le mode de relation d’objet propre au stade phallique : exhiber/voiler. Enfin, notons que si le pôle phallique est privilégié dans la constitution de

22. Jean Laplanche et Jean-Bertrand Pontalis, *op. cit.*, p. 461.

23. Patrick Salvain, « Notes sur l’hystérie d’après Freud », <http://www.cartels-constituants.fr/contenus/documents/6221.pdf>, (page consultée le 16 octobre 2008).

la personnalité hystérique, agressivité et narcissisme seront des traits marquants de l'individu.

À la lumière de ces considérations, il sera désormais possible de mieux comprendre les agissements des personnages principaux de la trilogie à l'étude. Puisqu'elle est le personnage central de la trilogie, Pauline Pinchaud sera au cœur du premier chapitre du mémoire. En effet, nous nous attarderons à l'analyse de ses relations interpersonnelles. Nous la verrons, dans un premier temps, se construire un passé, se modeler au contact des différents personnages de passage dans sa vie et rechercher sa valeur dans le regard des autres. Par la suite, nous examinerons la part de dépendance active qui se manifeste dans ses actions. Nous porterons une attention particulière à ses interactions avec les divers acteurs de sa destinée et à la manière dont elle s'accroche à chacun d'eux.

Dans le second chapitre du mémoire, nous verrons comment les relations interpersonnelles des autres personnages sont orientées par une quête identitaire d'abord menée par Jovette, à travers son expérience de la bisexualité, puis par Ti-Guy, Don Juan infatigable, et enfin par Dédé, le fils perturbé de Pauline et de Ti-Guy. Nous étudierons la façon dont ces personnages font tout en leur pouvoir pour se forger une identité qui leur convienne à travers la recherche de valorisation dans le regard de l'autre et d'affection dans les bras d'autrui.

Enfin, le dernier chapitre de notre mémoire sera consacré au concept du manque à combler qui se manifeste chez plusieurs personnages de la trilogie de Monette. Sam,

d'abord, exprime ce manque à travers son sentiment d'insécurité. Pauline, personnage pivot, révèle elle aussi son manque de trois façons distinctes : par son appétit vorace, par son vide affectif qu'elle cherche à combler, et enfin par sa recherche de substituts paternels. Dédé, quant à lui, réitère cette quête maternelle dans son propre parcours, sollicitant l'affection là où il croit la trouver, dans les bras d'hommes et de femmes de tous les milieux.

CHAPITRE I

LES RELATIONS INTERPERSONNELLES

DE PAULINE PINCHAUD :

ENTRE FANTASME ET DÉPENDANCE

Dans la trilogie de Denis Monette, c'est d'abord avec le personnage de Pauline Pinchaud que la structure hystérique se donne à voir. En effet, Pauline va, dans ses relations avec les autres, s'inventer un passé qui lui permettra de se poser en victime et de susciter la compassion chez son interlocuteur, se modeler sur ce qu'elle perçoit comme le désir de l'autre et chercher sa valeur dans le regard d'autrui. La première partie de ce chapitre sera ainsi consacrée aux efforts de Pauline pour capter et conserver le regard des autres dans un jeu de séduction fait de faux-semblants et de mensonges.

Dans l'établissement de ses relations interpersonnelles, Pauline adopte en outre un comportement que l'on pourrait qualifier de dépendance active. Comme nous l'avons souligné en introduction, les personnalités hystériques sont dépendantes actives, en ce sens qu'elles « cherchent activement l'attention et l'aide d'autrui²⁴ ». Plusieurs personnages de la trilogie de Monette semblent correspondre à cette description, et

24. Marlène Fouchey, «La personnalité histrionique», <http://www.psyblogs.net/neuropsychologie/?post/La-personnalite-histrionique> (page consultée le 21 avril 2009).

Il importe de noter, ici, que la «personnalité histrionique» est une notion qui n'appartient pas à proprement dit au vocabulaire de la psychanalyse, mais à la classification des maladies mentales telle que présentée, par exemple, dans le DSM-IV. L'hystérie est plutôt un concept psychanalytique complexe sous-représenté dans la description de la personnalité histrionique.

particulièrement Pauline. Dans la seconde partie de ce chapitre, nous verrons comment la jeune servante est en constante quête d'une personne sur qui s'appuyer, en perpétuelle recherche de quelqu'un qui accepterait de la prendre sous son aile.

A- PAULINE PINCHAUD, L'ACTRICE EN REPRÉSENTATION

« *Sa mère est à l'asile, elle a pas d'père, pas d'famille*²⁵ ».

1- L'invention d'un passé

Quand elle fait son apparition dans la vie de Sam Bourque, dit *l'ermite*, Pauline Pinchaud bouleverse son existence. En effet, lorsque le curé du village propose de placer la jeune femme chez Sam, il vient rompre le charme de dix ans de solitude et d'économie. La première réaction de l'ermite est de s'inquiéter pour sa tranquillité et son avoir :

- Va m'faloir la nourrir, la fille ?
- Oui, mais en échange, elle va travailler, elle va décrotter, elle va aider.
- Aider à quoi ? J'm'arrange tout seul depuis dix ans... [...]
- Tu veux ben la prendre pour un bout d'temps ? [...]
- Des servantes, [on n'a] pas besoin d'ça... (E., p. 13)

Il est intéressant de constater que, d'emblée, l'étiquette de « servante » est accolée à Pauline. C'est ce qui semble la définir, sans qu'il n'y ait besoin de rien ajouter. Quand elle arrive chez Sam, Pauline paraît timide, réservée, et n'a rien de plus qu'une valise et les vêtements qu'elle porte comme possessions. Tout ce qui est dit au sujet de son passé est qu'elle a perdu son emploi de ménagère, puis qu'elle a été mise à la porte de chez sa

25. Denis Monette, *L'ermite*, Outremont, Éditions Logiques, 1997, p. 11. Nous utiliserons désormais l'abréviation « E. », suivie du numéro de la page pour renvoyer le lecteur à une citation de cet ouvrage.

sœur. Elle se présente dès le départ comme une jeune femme rejetée et misérable. Lorsque Pauline et Sam se dévoilent leur passé respectif, la jeune femme enlaidit d'ailleurs quelque peu sa situation, de manière à renforcer cette impression de misère. Elle révèle que son père est décédé alors qu'elle était enfant, que sa mère souffrait de maladie mentale et qu'elle n'entretient pas de bons rapports avec ses sœurs, l'une ayant préféré le voile à la vie de famille, l'autre lui ayant refusé l'hospitalité. Elle soutient que la fatalité s'est acharnée sur elle et souligne qu'elle est seule au monde. Elle exprime donc déjà, plus ou moins explicitement, le désir d'être prise en charge. Pauline relate également son passé de domestique, prétendant « qu'à l'âge de douze ans, [elle était] déjà servante dans une maison. C'est [sa] tante [...] qui avait comploté tout ça » (E., p. 37). Elle affirme qu'elle n'est pas maîtresse de sa destinée : dès son enfance, ce sont les autres qui ont organisé sa vie. C'est ce schéma relationnel qui se répétera tout au long de la trilogie. Que Pauline prétende ensuite avoir souvent perdu son emploi par la faute des autres, du patron « aux doigts longs » jusqu'à la patronne pingre qui souhaitait engager quelqu'un qui coûtait moins cher, n'a rien de surprenant puisque l'hystérique cherche constamment à attirer la sympathie d'autrui, quitte à modifier la réalité. C'est précisément ce que fera Pauline tout au long du récit, alors qu'elle mentira impunément sur ses origines, de façon à susciter la pitié. Elle dit d'ailleurs à l'ermite que sa maison est bien mieux que de nombreux endroits où elle a vécu, où elle n'était pas traitée en invitée et où elle « avai[t] plus souvent une brosse à plancher qu'un livre entre les mains » (E., p. 50). En montrant le côté peu reluisant de ses anciens emplois et de ses anciennes adresses, Pauline veut exprimer à Sam qu'elle se sent bien chez lui et qu'elle souhaite demeurer auprès de lui, puisqu'il la traite avec déférence. Elle a ainsi trouvé la première personne sur qui elle va pouvoir s'appuyer. Quand elle raconte sa vie à sa nouvelle amie, Jovette, elle le fait « [à]

sa façon, évidemment. Ses misères, ses patrons “tortionnaires”, l’histoire de sa pauvre mère internée chez les fous, le rejet de sa sœur... Bref, du vrai, du faux, comme si elle avait appris sa chanson par cœur » (E., p. 144). Afin d’émouvoir son amie, Pauline use d’une stratégie qu’elle sait efficace : elle lui raconte une existence composée de demi-vérités, de la même façon qu’elle l’avait fait avec Sam. C’est à partir de ce moment que Jovette et Pauline fraternisent et que, sans qu’elle ne le souhaite vraiment, Jovette devient une deuxième personne sur laquelle Pauline va s’appuyer. C’est ainsi grâce au mensonge que Pauline éveille la sympathie de ceux qui croisent son chemin et parvient à poser les fondements des relations interpersonnelles dans lesquelles sa dépendance pourra s’affirmer.

Pauline n’a pas de racines, pas d’attaches : elle est donc libre de se forger une nouvelle identité et de raconter ce qu’elle veut à propos de son passé, puisqu’elle est convaincue que personne ne pourra vérifier ses dires. Au fil de ses multiples relations, tant amicales qu’amoureuses, Pauline n’éprouve aucun scrupule à recourir au mensonge. Elle raconte ainsi au curé qu’elle ne peut combler l’emploi qu’il lui propose, étant donné qu’elle a déjà reçu une proposition de la part de sa cousine, ce qui est faux. De plus, lorsqu’elle discute avec Jovette, elle affirme qu’une cousine la fera engager dans une manufacture et qu’elle n’attend que sa majorité pour quitter le toit de l’ermite. Il y a ici répétition dans les mensonges de Pauline : elle invoque, dans les deux cas, l’aide d’une cousine imaginaire. Pauline, faute d’avoir une famille réelle, tente de s’en créer une à travers ses nombreuses contrevérités.

Il importe de se questionner sur le motif de ce mensonge. Pauline n'a nulle part où aller, sinon chez l'ermite. On peut donc penser que la jeune femme souhaite demeurer chez Sam parce qu'elle a trouvé chez lui non seulement le gîte et le couvert, mais encore l'affection et l'attention dont elle a grandement besoin. Une fois bien installée avec l'ermite, Pauline commence toutefois à fréquenter d'autres gens, à qui elle cache la vérité quant à sa condition réelle avec son bienfaiteur. Quand son jeune amant, Ti-Guy, lui demande si les ragots qui circulent au village à propos de l'idylle entre elle et Sam sont fondés, la principale intéressée rétorque que ce sont « [u]n paquet d'menteries ! », qu'elle est « juste sa servante, pis pas pour longtemps ! » (E., p. 132) Pauline refuse d'admettre qu'elle entretient une liaison avec l'ermite et préfère étrangement se donner le titre qu'elle abhorre : celui de servante. Elle ne se gêne pas pour taire la vérité parce qu'elle ne veut pas perdre l'intérêt qu'elle croit avoir aux yeux du séduisant Ti-Guy. Elle sert un mensonge similaire à l'autre homme chez qui elle sent qu'elle suscite un certain désir, Marcel. Elle lui raconte qu'elle n'a pas d'attache et qu'elle n'est chez l'ermite qu'en transit vers une situation meilleure en ville.

Bref, Pauline n'hésite pas à s'inventer un passé pour éveiller la pitié et la sympathie des gens qu'elle rencontre, et à raconter une existence qui n'est que le reflet partiel et déformé de la réalité, quant à sa situation avec l'ermite. Elle use du même stratagème dans la suite du récit, alors qu'elle refuse de voir en face les multiples déboires qu'elle affronte. Tout porte à croire, donc, que l'établissement des relations interpersonnelles de Pauline est intimement lié au mensonge durant le récit, ce qui l'amène à se conformer aux désirs supposés des autres et à devenir ce qu'autrui lui dicte d'être.

2- Miroir, miroir, dis-moi qui je suis et je serai ce que tu voudras

- Savez-vous qui vous êtes au moins, Madame ?

- Ben, Pauline Pinchaud, servante, c't'affaire !²⁶

Au fil de la trilogie romanesque, la structure hystérique se manifeste par la flexibilité identitaire des personnages. Ceux-ci se modèlent, se modifient, à la mesure des désirs des autres, car l'hystérie « implique aussi la *plasticité* du comportement et des identifications, en fonction de l'interlocuteur. Comme l'acteur, l'hystérique sent plus qu'il ne comprend l'autre, il est théâtre plus qu'il ne fait du théâtre²⁷ ». C'est particulièrement le cas de Pauline, constamment en représentation, qui se transforme selon ce qu'elle perçoit des attentes d'autrui, étant donné qu'elle cherche plus que tout à demeurer le centre d'intérêt des gens qu'elle côtoie.

Quand elle arrive chez Sam, Pauline n'a pas de rôle défini. Elle tente de lui plaire en acceptant un double rôle : celui de servante d'abord, celui d'amante ensuite. Comme elle n'a pas d'argent pour payer sa pension chez l'ermite, elle se pose spontanément en ménagère. Elle décide de récurer le shack, à la grande surprise de l'ermite. Bien qu'il lui dise que cela n'est pas nécessaire, il apprécie tout de même l'initiative de Pauline, qui propose une sorte de monnaie d'échange pour le gîte et le couvert qu'il lui offre et pour être venue bouleverser sa vie de solitaire. Puisque le personnage de Sam est construit sur la base d'une dominante anale, les pulsions orales envahissantes de Pauline le

26. Denis Monette, *Pauline Pinchaud, servante*, Outremont, Éditions Logiques, 2000, p. 431. Nous utiliserons désormais le code « P.P. » suivi du numéro de la page pour renvoyer le lecteur à une citation de cet ouvrage.

27. Michel Escande, *L'hystérie aujourd'hui : de la clinique à la psychothérapie*, Paris, Masson, 1996, p. 88.

dérangeant²⁸. En effet, celui-ci voit d'un œil inquiet fondre ses économies quand il fait des achats visant à satisfaire l'appétit de son invitée : « [a]vant son arrivée, rares étaient les fois où il avait à sortir un billet bleu. [...] Mais là, avec sa “pensionnaire”, les bleus s'envolaient à un rythme tel qu'il voyait presque, déjà, la liasse des mauves. Et Sam était inquiet » (E., p. 75). Qu'elle lui propose d'être sa servante l'apaise, puisqu'il a l'impression d'avoir quelque chose en retour de ce qu'il offre. Il « engage » donc Pauline comme servante. Cet arrangement fait toutefois l'objet d'une entente tacite. Sam ne verbalise pas le rôle de Pauline, sauf au moment où ils se disputent et où, « pour la première fois, il [la traite] de “servante” » (E., p. 298).

Cependant, Pauline est bien plus que cela dans la vie de l'ermite, étant donné qu'elle trouve également sa place dans son lit. Il suffit de peu de temps pour que les deux personnages entreprennent une liaison passionnée, qui n'est pas sans évoquer un combat. Cette métaphore est d'abord introduite par Pauline, qui analyse le physique de Sam : « [i]l lui faisait penser à certains lutteurs vieillissants [...] que du muscle, et une tête qui lui rappelait celle des gladiateurs » (E., p. 28), mais elle est surtout présente au moment où la relation amoureuse entre l'ermite et Pauline s'intensifie. Pauline est jalouse des désirs antérieurs de Sam et se sent « au seuil de la défaite [...] Vaincue ou presque » (E., p. 53). Comme elle cherche constamment à susciter l'envie de l'autre, elle n'apprécie pas que l'ermite ait pu désirer la veuve, sa voisine, une femme diamétralement opposée à elle, tant physiquement que moralement. Le corps à corps s'engage entre les deux protagonistes lorsqu'ils ont leur premier rapport sexuel : « D'un geste brusque, d'une poigne

28. Cette composante marquante de la personnalité de Pauline Pinchaud, les pulsions orales, sera abordée dans le chapitre 3 du mémoire.

virile », « avec rigueur », « Avec fureur », « La violence de la prise », « D'une rage », « dans toute sa force » (E., p. 84), sont les expressions employées pour décrire l'étreinte des amants. Il s'agit ainsi d'une lutte que la jeune femme mène pour séduire à tout prix son amant, tandis que l'ermite se bat pour conserver cette liaison inespérée. Pauline cherche à se modeler au désir de Sam, de façon à trouver sa valeur dans son regard et à rester dans ses bonnes grâces. La nouvelle flamme de Sam use de ses charmes pour le manipuler : « [e]lle s'était collée davantage, avait frotté ses seins contre sa main [...] Elle savait comment s'y prendre » (E., p. 114). Connaissant la façon de combler les attentes de son amant, Pauline devient pour lui une servante, mais également une maîtresse.

Dans chacune de ses aventures, Pauline Pinchaud cherche à combler un besoin d'être dominée. Cela se manifeste avec Sam Bourque, qui assure sa subsistance, lui procurant tout ce dont elle a besoin : « tout ce qu'elle avait sur le dos venait de Sam, les sous-vêtements inclus » (E., p. 229). Cela se produit également dans sa relation avec le séduisant Marcel Marande. Avec lui, Pauline espère devenir plus qu'une ménagère : Pauline s'imagine qu'en quittant le shack de l'ermite, elle ne sera « plus servante mais "maîtresse de maison" » (E., p. 254). Pauline et Marcel se rencontrent, alors que la jeune femme obtient la permission de l'ermite d'aller danser le vendredi soir. Le désir des deux est fortement attisé par le fait qu'ils doivent attendre une semaine avant de pouvoir se voir à nouveau. Quand ils se retrouvent enfin, le coup de foudre semble réciproque. Marcel l'amène visiter son somptueux chalet et éblouit Pauline. L'impression de luxe qui se dégage de Marcel est fortement attirante pour la jeune femme, installée depuis quelques semaines dans le shack miteux de l'ermite. Pauline est touchée par l'aisance financière de

Marcel et par ses belles manières. Elle qui, d'ordinaire, tente d'épater les autres par ses charmes, est subjuguée par celui qui utilise la même stratégie avec elle.

Bien qu'il semble vouloir établir une relation sérieuse avec la jeune femme, Marcel lui ment dès le départ sur son passé. Il prétend que « c'est par erreur qu'on [l'] a envoyé en tôle » (E., p. 186) quand il a été accusé de complot dans un vol de banque. D'entrée de jeu, Marcel affiche ses couleurs et montre son côté sombre en affranchissant partiellement la jeune femme sur son passé criminel, bien que Pauline soit trop naïve pour comprendre qu'il ne lui dit pas toute la vérité. Ainsi, il lui affirme être désormais un homme honnête et ne pas avoir d'attache amoureuse, ce qui est faux. Marcel semble, lui aussi, être régi par la structure hystérique, puisqu'il présente des caractéristiques fort similaires à celles de Pauline : le désir d'être le centre d'intérêt, la tendance à se transformer en fonction de ce qu'il croit être le désir de l'autre, la propension au mensonge, etc. Cette similitude entre les deux personnages est manifeste quand Pauline réplique en mentant à son tour : elle prétend avoir été accusée faussement de vol par son ancienne patronne, alors qu'elle a véritablement commis ce geste. Un jeu de dupes, un mensonge perpétuel servant à se mettre en valeur, voilà un des traits caractéristiques de la relation qui s'établit entre Pauline et Marcel.

Que Pauline jette son dévolu sur Marcel n'est pas surprenant : il est, en quelque sorte, la prolongation de la jeunesse de Pauline auprès des patrons vicieux et des débardeurs du port qu'elle a connus jadis. En le choisissant, Pauline actualise un fantasme qui a guidé ses premières relations affectives : celui de l'homme plus âgé, au physique rassurant, faisant figure d'autorité, et au regard chargé de désir. Pauline est soumise à ce

moment à une compulsion de répétition en choisissant un homme semblable à ceux de son enfance. La compulsion de répétition « désigne un processus psychique et/ou somatique qui conduit le sujet à répéter, généralement à son insu, les mêmes actions et expériences, y compris lorsqu'elles génèrent une souffrance, voire conduisent à l'autodestruction²⁹ ». Marcel, réitération des amants d'hier, plaît donc à Pauline dans la mesure où il réactualise une imago du passé. C'est pourquoi elle le recherche et le désire plus que tous les autres. À travers le miroir déformant du fantasme, Pauline voit un avenir où elle et Marcel vivront heureux en couple dans une belle et grande maison de Montréal.

Quand Marcel invite Pauline à passer la fin de semaine avec lui, il fait à nouveau miroiter son opulence : « Tu vas pouvoir prendre un bon bain, écouter des disques, manger avec moi, partager mon grand lit et profiter du confort au lieu d'être dans la marde avec lui dans son shack » (E., p. 233). Quand Pauline relate cette conversation à Sam, l'ermite s'exclame, pour tenter de dissuader la jeune femme de fréquenter l'autre : « Marcel MARDE ! C'est ça, l'gars avec qui tu sors ! » (E., p. 239) Mais même en utilisant un vocabulaire ordurier, lié à l'analité, Sam n'arrive pas à décourager Pauline de sortir avec Marcel.

Quand elle apprend le décès de sa mère, Pauline coupe également les ponts avec sa parenté. Elle croit ne plus avoir besoin de sa sœur, étant donné qu'elle a maintenant Marcel pour créer une nouvelle famille. Marcel a de plus en plus d'emprise sur Pauline et il en est conscient, « fier d'être son chevalier, pour ne pas dire son "maître" » (E., p. 262).

29. « La compulsion de répétition », *Processus de répétition*, http://psychosoma.org/f_compulsion.htm (page consultée le 24 août 2009)

Il lui fait accepter toutes ses requêtes, en particulier au lit : « [c]omme celles d'un violeur sur sa proie dont les exigences ne sont pas celles de l'acte complet » (E., p. 263). Le narrateur fait ressortir le caractère malsain de leur relation en le comparant à un violeur; il ne satisfait pas pleinement les désirs sexuels de Pauline, alors que les siens doivent absolument être comblés. La jeune femme se soumet cependant aux moindres désirs de son amant, cherchant à lui plaire de manière à s'assurer de son attention constante. Elle devient donc celle que Marcel désire, du moins croit-elle, modelant ainsi son identité sur les attentes de son amant.

L'union de rêve entre Pauline et son prince charmant tourne toutefois au cauchemar : Marcel l'abandonne sans aucune explication, mettant un terme à la fois à leur couple et aux aspirations à une vie meilleure de Pauline. Comme sa relation avec Marcel se solde par un échec et qu'elle en vient à quitter l'ermite, Pauline doit prendre sa destinée en main. Elle arrive difficilement à le faire seule, de sorte qu'elle cherche du réconfort auprès de son amie Jovette. Celle-ci lui suggère de se tourner vers ce qu'elle sait le mieux faire : le métier de servante. Pauline suit les conseils de son amie et devient « [u]ne fois de plus servante [...] logée, nourrie, blanchie » (P.P., p. 9). Elle se plaint ensuite du cours de sa destinée et « elle se demand[e] ce qu'elle [a] pu faire au bon Dieu pour mériter un sort pareil. Servante ! Encore servante ! » (P.P., p. 13) Pauline ne voit pas que son existence est le fruit de ses actes. Elle se déresponsabilise en mettant son mauvais sort sur le dos du destin, de la fatalité.

Malgré tout, Pauline enchaîne les différentes maisons où, en plus d'être servante, elle endosse un nouveau rôle : celui de maîtresse de passage. En effet, les nombreux

patrons qui l'engagent voient en elle une amante voluptueuse et sensuelle. Pauline devient ainsi la maîtresse de Réal Crête, puis de Bruno Clouette, qu'elle désire pour leur physique, mais qui la traitent comme une moins que rien. Pauline reprend les mêmes schèmes relationnels que par le passé, vivant de nouveau sous le signe de la compulsion de répétition. Ainsi, dans un premier temps, Pauline jette son dévolu sur Réal Crête, dont elle admire les muscles. Elle le compare aux hommes de son passé, aux débardeurs du port. Elle cherche à tout prix à susciter le désir de cet homme. Au moment où elle jette son dévolu sur Réal, ses pulsions sexuelles se font de plus en plus envahissantes : « Elle aurait tant souhaité qu'au moins un soir, après quatre ou cinq bières, il s'infiltre dans sa chambre... Pauline était en manque. Telle une chatte en chaleur, elle espérait que le mâle fonce sur elle, qu'elle le griffe, qu'il recule, qu'il revienne » (P.P., p. 43-44). Son souhait se réalise, mais il est de bien courte durée puisqu'elle est renvoyée de la maison des Crête, Réal ne voulant plus d'elle dans son lit. Pour lui, Pauline n'est qu'une servante : « ça fait juste me soulager » (P.P., p. 55). Pauline est alors forcée de trouver un autre poste ailleurs.

Pauline se fait engager, dans un deuxième temps, par la famille Clouette. Le fils, Bruno, est « [u]n homme, un vrai, un homme qui lui faisait penser aux débardeurs du port [de sa jeunesse] » (P.P., p. 289). En retrouvant un homme semblable à ceux de son adolescence, Pauline ressent un désir ardent, comme c'était le cas avec Marcel, puis Réal. Pauline pense enfin avoir trouvé le prince charmant en la personne de Bruno. Après une seule rencontre, elle est emballée, fait des projets et parle même d'aller habiter avec lui. Ils vivent une liaison brutale, reposant entièrement sur l'apaisement des pulsions de Bruno. Pauline se laisse malmener par cet amant agressif : « Bruno Clouette venait de

faire de Pauline Pinchaud sa chose. [...] Bruno, sur un matelas, la dominait » (P.P., p. 306). Même si elle croit avoir des sentiments pour lui, Bruno expose très clairement son rôle à Pauline : « Toé, tu viendras pas m'dire quoi faire, la servante ! » (P.P., p. 321) Elle cherche alors à se plier aux désirs de cet homme rustre. Celle qui n'hésitait pas à s'opposer à l'ermite est dorénavant obéissante et tente de se conformer à ce que Bruno attend d'elle : « “[c]’est une femme soumise, une femme qui dit toujours oui avec le sourire.” Et c’est avec ce supposé sourire constant et cette prétendue soumission que Pauline franchit le seuil du logement des Clouette » (P.P., p. 311). Le fils Clouette ne se gêne pas pour brutaliser Pauline, puisqu'il n'a guère de considération pour elle. Il se montre même agressif, mais Pauline ne comprend pas qu'elle doit fuir cet homme. Après une violente altercation, où il la bat durement, elle a cependant un bref éclair de lucidité et comprend les mises en garde du père de Bruno qui la somme de quitter son fils avant que leur relation ne devienne dangereuse. Elle se sauve de Bruno et délaisse du même coup son rôle de maîtresse et de servante.

Un autre homme occupe une place prépondérante dans l'histoire de Pauline Pinchaud. Il s'agit de Ti-Guy Gaudrin. Elle joue de nombreux rôles au contact du bel adolescent de St-Calixte, le premier étant celui de maîtresse. Ils entretiennent une brève liaison au début de l'histoire, mais c'est davantage après le décès de l'ermite que celle-ci s'intensifie. Les deux se fréquentent d'abord clandestinement, en raison de la mauvaise réputation qui précède Pauline dans le village. Déjà, Pauline semble éprouver des sentiments véritable pour le jeune homme : « [e]lle était amoureuse, vraiment amoureuse, pour la première fois de sa vie [alors que Ti-Guy, lui,] l'aimait charnellement » (P.P., p. 124). La différence entre la passion de l'un et de l'autre est

visible dès le début de leur union. Leur relation va cependant prendre un tour inattendu, puisque Pauline tombe enceinte du jeune Gaudrin. Ti-Guy n'aura d'autre choix que d'accepter de faire une place définitive à Pauline dans sa vie. Pauline est ravie de la tournure que prend sa vie : mariage, naissance et baptême rapide de son enfant.

Si la situation convient à Pauline, Ti-Guy ne voit pas les choses du même œil. À partir de ces événements, celle qu'il trouvait jadis « ragoûtante » (P.P., p. 112) n'est plus autre chose à ses yeux qu'une mère. Désinvestie de tout attrait sexuel, elle n'est plus bonne qu'à prendre soin de son fils. Pauline n'arrive toutefois pas à aimer son fils et à remplir correctement ses fonctions de mère. Ti-Guy reproche d'ailleurs à son épouse son manque de fibre maternelle :

-J'espère que tu vas l'aimer autant qu'ton « gros », ton gars !
 -Ben, c't'affaire ! Pourquoi tu dis ça ?
 -Parce que ça paraît pas, Pauline ! Tu t'en occupes, mais tu l'cajoles pas comme tu l'faisais avec le p'tit de ta sœur. Pourtant, c'est l'tien, celui-là ! C'est toi qui l'as mis au monde...
 -C'est peut-être ça, Ti-Guy ! J'ai souffert comme une vache ! [...] T'as juste eu à me le mettre dans le ventre ! Si t'avais enduré mes douleurs...
 -Ben oui, comme si t'étais la seule à avoir souffert de mettre un enfant au monde... Ça fait mal pour toutes les femmes, Pauline, pas juste pour toi. (P.P., p. 203-204)

En soulignant à Pauline qu'elle n'est pas la seule femme au monde à avoir souffert de la naissance de son enfant, Ti-Guy vient corroborer la tendance de Pauline à dramatiser, exagérer les faits, comme si tout ce qui lui arrivait était pire que ce qui arrivait aux autres. Ce qui caractérise cette manifestation hystérique est l'excès, la

transposition sur la scène du monde de ce qui se joue sur la scène intérieure. [...] Théâtralité et histrionisme expriment une dimension interne caractéristique de l'hystérie appartenant au registre de la

confusion [...] : confusion ici entre le réel et l'imaginaire, entre la réalité et le fantasme [...] soulignant la vulnérabilité de l'hystérique à la frustration³⁰.

Ti-Guy rappelle également à son épouse que le monde ne tourne pas autour d'elle, mettant du coup en évidence son caractère narcissique qui la pousse à vouloir être sans cesse le centre d'intérêt. Ti-Guy se montre même agressif à son endroit, en la menaçant vertement de lui couper les vivres et de l'abandonner à son sort.

Après le décès de son père, Ti-Guy est forcé de réévaluer la situation de sa famille et décide d'amener son épouse et son fils vivre avec sa mère. Pauline est sidérée de l'offre de sa belle-mère de la rejoindre au village. Elle ne sait pas si elle doit croire en la sincérité d'Emma Gaudrin, qui l'a toujours rejetée. Quand tous les Gaudrin emménagent ensemble, Pauline pressent « que la belle-mère allait s'emparer drôlement de son fils » (P.P., p. 228), l'évinçant peu à peu de la vie de son bébé. Pauline est alors reléguée à ce qu'elle sait faire le mieux, servir : « Pauline, nourrie, logée, blanchie, se sentait encore une fois servante à temps plein du logis » (P.P., p. 231). À partir de ce moment, Pauline jouera un troisième rôle dans la vie de Ti-Guy : celui de servante. Ti-Guy la considère d'ailleurs ainsi : « [o]n lui donne pas une cenne pis a travaille pour dix! Ta maison est propre, la mère, la vaisselle avec... La servante du curé est pas maigre, elle itou, pis y doit la payer en plus d'la nourrir » (P.P., p. 243). Pauline constate que le rôle que lui a attribué son époux ne lui convient pas : « ce n'était pas [...] son mari qui l'avait "élevée" à un rang plus honorable. Que non ! Servante un jour, servante toujours ! Même pour lui qui n'avait pas eu à la payer pour cette ingrate corvée » (P.P., p. 278). Pauline, en se conformant à ce que

30. Jacques André, Jacqueline Lanouzière et François Richard, *Problématiques de l'hystérie*, Paris, Dunod, 1999, p. 193.

Ti-Guy veut qu'elle soit n'est pas heureuse. Cette prise de conscience marque la fin de la relation de Pauline et de Ti-Guy en tant que mari et femme.

Un seul titre semble convenir véritablement à Pauline : celui de servante. C'est ce qu'elle représente aux yeux de tous et c'est de cette façon qu'elle se qualifie elle-même au plus profond de son délire. En effet, à mesure que le récit progresse, la maladie mentale de Pauline s'affirme. Pauline devient confuse et perdue. L'épisode où elle met le feu à la maison de Ti-Guy représente un moment charnière dans sa maladie, car c'est à ce moment que son époux comprend l'urgence de la situation et la gravité de son état de santé. Interpellée par les policiers, Pauline décline son identité comme suit :

-Vos nom et prénom, Madame ?
 -Pauline Pinchaud, servante.
 -Pourquoi servante ? Ça fait partie d'vot' baptistère ?
 -Ben non, voyons ! C'est mon métier depuis mon enfance.
 (P.P., p. 376)

Dans son égarement, Pauline s'attribue le titre de servante, puisque c'est la seule constante dans sa vie : pour tous ceux qu'elle a côtoyés au cours de son existence, elle a un jour été « Pauline Pinchaud, servante ». Il s'agit donc de la seule identité définie de Pauline. Quand elle se trouve aux soins palliatifs, Pauline n'a rien perdu de sa fougue et déclare au médecin qui lui demande son nom : « Ben, Pauline Pinchaud, servante, c't'affaire ! » (P.P., p. 431) Elle décède peu après, n'ayant été finalement qu'une servante non seulement dans le regard de tous les gens qu'elle a croisés au cours de sa tumultueuse existence, mais aussi dans son propre regard.

Le titre de servante octroyé à Pauline confirme la dominance de la structure hystérique dans l'œuvre de Denis Monette. En effet, le rôle d'une ménagère n'est-il pas de se conformer aux désirs d'autrui, de chercher à plaire à tout prix à ceux qui la dirigent? Mais tout porte à croire que Pauline Pinchaud a lutté constamment pour ne pas rester confinée dans ce rôle, puisqu'elle a cherché toute sa vie à demeurer au centre des regards, à l'opposé de la servante traditionnelle qui doit user de discréption et faire oublier sa présence. Pauline Pinchaud, servante, aura donc mené toute son existence en combattant ce rôle qui lui collait à la peau.

3- *Pauline et le regard de l'autre : la vie à travers le miroir magique*

« *La p'tite! » Le summum des mots tendres. Elle qui, dodue, potelée, grasse à souhait, se voyait dès lors, comme dans un miroir magique.*
(E., p. 190)

Tout au long de sa vie, à travers ses multiples aventures amoureuses, Pauline cherche à se valoriser dans le regard de l'autre. C'est d'ailleurs le propre des personnalités hystériques de ne pouvoir « vivre qu'au point de convergence de tous les regards. Toute leur apparence comportementale est régie par ce besoin impérieux qui s'adresse à tous et toutes [...] pour rester au centre de l'attention. Ne plus être le point de mire déclenche l'angoisse³¹ ». Puisque la construction du personnage de Pauline présente de nombreuses caractéristiques de l'hystérie, il n'est donc pas étonnant que celle-ci tente constamment d'attirer tous les regards vers elle. À la base de toutes ses relations se cache ce désir de contact visuel :

31. Quentin Debray et Daniel Nollet, *op.cit.*, p. 33.

« Être vue », corrélat logique et attendu de se faire voir, appartenant au même registre que l'angoisse de « ne pas être vue », est le point organisateur de la relation féminine à l'autre. Elle s'entend dans sa plainte ordinaire mais néanmoins douloureuse : « il ne me voit pas » qui subsume le « il ne m'aime pas », tant être aimée pour une femme [hystérique] est d'abord et toujours être vue, regardée, admirée; d'où l'accrochage au regard de l'autre dans lequel se lit la preuve de l'amour comme celle du non-amour ou du désamour et d'où se tire le « sentiment d'être », ou à l'inverse, de ne pas être ou de ne plus être³².

Ce désir d'être contemplée se manifeste la première fois où Pauline rencontre la population de St-Calixte, lors de la fête donnée en l'honneur des Gaudrin. La jeune femme voit dans cette célébration une occasion rêvée d'éblouir les villageois en revêtant ses plus beaux atours et en se fardant de son mieux. Tandis qu'elle danse, Pauline aime sentir l'attention des paroissiens, « qui la regardaient, tantôt de travers, tantôt d'un air aimable. Les hommes, surtout ! » (E., p. 128) Pauline se réjouit donc de savoir qu'elle suscite le désir des autres. Elle cherche de nouveau à épater les gens de St-Calixte, tout particulièrement le jeune Gaudrin, en tentant de voler la vedette à sa maîtresse lors d'un enterrement : « Fardée, frisée, sentant le Fresh Wind à plein nez, elle ne voulait pas s'en laisser imposer par sa rivale, "la poudrée" à Ti-Guy » (E., p. 355). Pauline souhaite capter l'attention exclusive du jeune homme, afin d'être l'unique objet de son désir.

Au contact de ses nombreux amants, Pauline se plaît à sentir son pouvoir de séduction. La kyrielle de compliments que lui offrent ceux qui la convoitent et qu'elle convoite la pousse à se donner. Il est intéressant, cependant, de remarquer que les mots doux de ses partenaires quoique flatteurs représentent une déformation de l'image véritable de Pauline. Ti-Guy, par exemple, ravit le cœur de Pauline en lui disant qu'il la croit plus jeune qu'elle ne l'est : « Ça paraît pas [que tu as vingt ans] ! J'pensais

32. Jacques André, Jacqueline Lanouzière et François Richard, *op.cit.*, p. 190.

qu't'avais dix-huit ans » (E., p. 130). Pauline est flattée et conquise par ce compliment et c'est à la suite de cette ruse que le jeune Gaudrin l'amène dans son lit. Marcel Marande, quant à lui, connaît toutes les astuces pour la manipuler. Il sait exactement ce qu'il faut lui dire pour la faire fondre : « “La p'tite !” Le sumnum des mots tendres. Elle qui, dodue, potelée, grasse à souhait, se voyait dès lors, comme dans un miroir magique » (E., p. 190). L'image du miroir magique représente bien ce qu'est la relation de Marcel et Pauline : tout le temps qu'ils seront ensemble, Pauline les verra comme un couple idéal, promis à un avenir idyllique, dans lequel elle joue le rôle de reine du foyer. Comme l'enfant jubilant devant l'image aperçue dans le miroir, Pauline trouve sa valeur dans ce qu'elle pense être le regard aimant de l'autre et se crée une identité idéale imaginaire en ébauchant le scénario d'une vie de rêve avec son nouvel amant. Cette relation se solde par un échec et Pauline passe dans les bras d'autres hommes, avant de trouver un troisième homme qui lui propose un reflet qui lui plaît d'elle-même : Bruno Clouette gagne les faveurs de Pauline à force de compliments douteux, mais qui conquièrent tout de même la jeune femme. Il la traite en effet tour à tour « d'agace » et de « p'tite boule ». En lui disant « [a]rrête de jouer les “agaces” » (P.P., p. 304), Bruno flatte Pauline en lui faisant sentir qu'elle attise son désir et en lui montrant qu'elle est attirante. Bruno fait également appel à la stratégie de Ti-Guy et Marcel, en rajeunissant et en embellissant Pauline :

-Avec ton visage rond comme une lune ! J'pensais même que t'étais plus jeune que ça. Une p'tite boule !
 - J'prends-tu ça comme une pointe ou un compliment ?
 -Un compliment, c't'affaire ! J'dirais pas ça si c'était le contraire !
 (P.P., p. 289)

Le charme opère et Pauline se donne à cet homme irascible, qui l'a gagnée en projetant d'elle une image idéalisée. Tous les amants de Pauline ont donc compris qu'elle cherche à trouver sa valeur dans le regard de l'autre.

Même quand la démence possède Pauline, sa quête de valorisation par le regard de l'autre n'est pas achevée. Alors qu'elle n'a plus toute sa lucidité, la jeune femme a toujours tendance à érotiser ses relations et cherche à séduire des hommes de toutes les tranches d'âge, répétant le schéma relationnel qui a guidé ses conquêtes. Elle se plaît à attirer le regard d'hommes qui lui rappellent tour à tour Sam, Ti-Guy et Bruno. Quand elle se retrouve à l'hôpital psychiatrique, Pauline, séductrice invétérée, continue à charmer ceux qui posent le regard sur elle, qu'ils soient infirmiers ou patients. L'importance du regard de l'autre est plus palpable que jamais quand Pauline, atteinte d'une crise de folie, demande : « j'ai des gros seins, voulez-vous les voir, Monsieur? Monsieur... Monsieur qui? » (P.P., p. 409) Bien qu'elle ne sache nullement à qui elle s'adresse, Pauline désire séduire et est pleinement consciente de ses attraits, de ce qui attire l'œil de l'autre sur elle. L'actrice en représentation se donne ainsi à voir à son public jusqu'à la tombée du rideau, jusqu'au moment d'être engloutie par les ténèbres de la folie.

B- PAULINE PINCHAUD ET LA DÉPENDANCE ACTIVE

- *j'te fais confiance... J'ai aucune idée, moi...*
- *T'as pensé à rien ? Tu penses jamais à rien Pauline ?*
- *Ben... non... [...]*
- *Bon, ça va, j'veais tout prendre en main. (P.P., p. 175)*

Ce que l'hystérique veut [...] c'est un maître³³.

Fidèle à la structure hystérique, Pauline Pinchaud est à la recherche de mentors, de guides qui la prendront en charge, et tend à se poser en victime. Tour à tour, les personnages se succèdent dans la vie de la jeune femme et celle-ci tente tant bien que mal de s'accrocher à eux de manière à ne pas avoir à tenir les rênes de sa destinée. Sam est le premier personnage à prendre Pauline sous son égide, puis Marcel sème en Pauline l'espoir d'une existence dans laquelle elle se ferait diriger. Comme ces deux relations se soldent par un échec, Pauline est forcée de se tourner vers quelqu'un d'autre pour la guider : son amie Jovette. Celle-ci a cependant une vie à mener, un destin à accomplir, alors elle renvoie Pauline vers un autre homme, Ti-Guy. Ce sont ces quatre personnages sur qui Pauline va s'appuyer au fil de sa vie.

33. Jacques Lacan, *L'envers de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1991, p. 150.

1- Sam, le père aimant

« *Ma Pauline!* » *La fille resta interloquée. [...] Amusée, heureuse de son effet sur lui, Pauline se disait que ce n'était pas demain la veille qu'il la mettrait à la porte.*
 (E., p. 33)

Sam, aux yeux de Pauline, est le premier à l'avoir aimée, à l'avoir considérée pour autre chose que sa grosse poitrine, le seul à avoir voulu l'accueillir alors que nul ne voulait d'elle. Pauline et l'ermite développent rapidement une relation fortement axée sur la sexualité, mais la jeune femme refuse d'admettre publiquement cette liaison. Même si elle cherche à cacher leur union, Pauline est très attachée à Sam. Elle est bien auprès de l'ermite, qui la fait se sentir « comme une vraie femme » (E., p. 97). Elle a trouvé en Sam un substitut paternel, compensant pour le père qu'elle n'a jamais connu. La relation père/fille s'illustre d'abord par la grande différence d'âge qui sépare les deux personnages, mais encore davantage par la prise en charge de Pauline par Sam : il l'entretient en lui achetant ses vêtements, en lui fournissant un toit et de la nourriture. Pauline idéalise ce « père de substitution » et le désire, ce qui peut évoquer la dernière phase de l'Œdipe chez la fille. Dans l'Œdipe, la fillette vit une séparation d'avec la mère. Elle se détourne alors de ce premier objet d'amour, pour se tourner vers le père. C'est ce qui se produit avec Pauline. Après avoir été coupée de sa mère, puis de sa sœur qui a pris soin d'elle, Pauline déplace son désir vers celui qui se rapproche le plus d'un père, Sam : « Sam l'attirait. Sam la tenaillait. [...] pendant que Sam s'endormait sur ses pulsions, elle, sur ses désirs, ils étaient tous deux "voyeurs" » (E., p. 72). Elle aime son existence aux côtés de l'ermite qui lui permet de vivre dans un certain climat d'insouciance, étant donné qu'elle n'a pas à assurer sa propre subsistance.

La dynamique du couple tend à changer quand Pauline réalise qu'elle exerce un certain pouvoir sur Sam. Assurément, elle tient à sa relation avec lui, mais comprend que l'ermite serait prêt à tout pour la garder auprès de lui. C'est à partir de cette prise de conscience que Pauline devient ce qu'il conviendrait de nommer une dépendante active. Effectivement, elle tente dès lors de s'emparer de la position dominante du couple, cherchant à renforcer son emprise sur celui de qui elle aime dépendre. À divers moments du récit, Sam et sa belle alternent entre les positions de dominant et de dominé, ce qui n'est pas sans rappeler la phase anale, principe structurant du personnage de l'ermite. Le jeu de pouvoir qui régit la relation de l'ermite et de la servante rappelle également l'idée de combat que nous avons évoquée précédemment en parlant de l'aspect charnel de leur union. Cette lutte est ici perceptible à travers leur bataille pour incarner le pôle dominant dans le couple. Pauline, bien qu'elle soit en position de pouvoir, craint de perdre son titre de maîtresse de l'ermite en faisant un faux pas. La domination est fragile et Pauline en est bien consciente tandis qu'elle affirme : « Sam va pas me l'pardonner » (E., p. 136), à propos d'une de ses escapades hors du domicile de celui qui l'héberge.

L'ermite est effectivement insatisfait du comportement de Pauline et du coup, sous l'effet de la colère, Pauline passe d'amante à servante ses yeux. Sam lui fait sentir son insatisfaction et sa frustration en lui servant un repas des plus exécrables. Il s'en prend à ce qui plaît le plus à Pauline, la nourriture, pour lui faire goûter son mécontentement. Le repas est loin de plaire à la jeune femme, qui réplique vivement : « ça prend un cochon pour manger c'te marde-là ! Un cochon pis un avare, Sam Bourque ! » (E., p. 149) Sam a visé juste en servant à Pauline un repas dégoûtant. Quant à elle, il est intéressant de noter qu'elle réplique aussitôt en faisant ressortir les tendances anales de son amant. Elle

qualifie d'excrémentiel le repas servi et ne se gêne pas pour traiter Sam d'avare. Pauline, blessée dans ses pulsions orales, veut signifier qu'on ne peut pas la gagner aussi facilement, qu'elle ne se laissera pas manipuler de la sorte et rétorque qu'« [o]n [ne lui] fait pas manger n'importe quoi, [à elle] ! » (E., p. 149-150). L'attitude outragée de Pauline porte fruit puisque les rôles s'inversent : Sam se met presque littéralement à genoux devant elle pour ne pas qu'elle le quitte, pour ne pas qu'elle mette ses menaces à exécution. Après l'épisode des corneilles, « Pauline jug[e] qu'elle [vient] de gagner une joute importante » (E., p. 152), qu'« [e]lle [vient] de gagner une rude épreuve ! » (E., p. 153). En remportant cette manche, Pauline a réussi à manipuler l'ermite et à lui faire accepter tous ses caprices : « Pauline se rendait compte de jour en jour que Sam était de plus en plus à ses pieds. Une situation qu'elle contrôlait de son savoir-faire » (E., p. 159). Encore et toujours, c'est avec son corps que Pauline maîtrise l'ermite. Toutefois, même si elle donne l'impression de s'accrocher à l'ermite pour assouvir sa dépendance affective, Pauline est consciente qu'elle profite de la situation quand elle déclare que « tant qu'à être pognée [chez Sam], aussi ben profiter de c'qui passe » (E., p. 300). C'est ultimement Pauline qui gagne la partie entre les deux, puisqu'elle s'affranchit de l'ermite et pousse celui-ci à commettre l'irréparable : l'amant déchu mettra fin à ses jours en se pendan

Pauline quitte Sam pour assurer sa dépendance avec quelqu'un d'autre : elle espère être prise en charge par Marcel, sinon par Jovette. Dans sa nouvelle vie à Montréal, elle n'est cependant pas très heureuse. Elle s'ennuie de l'ermite, car elle réalise qu'avec Sam, elle pouvait assouvir son désir d'être entretenue, « et c'était là, elle le découvrait, un merveilleux bien-être » (E., p. 414). Ce n'est pas Sam, l'homme aimé, qu'elle regrette. Elle s'ennuie plutôt du confort et de la sécurité qu'il lui assurait. C'est la raison pour

laquelle elle forme le projet de revenir vers Sam, « excitée à l'idée de n'avoir pas à se débrouiller seule » (E., p. 421). La jeune femme sait qu'en un claquement de doigts, l'ermite sera de nouveau dévoué à son bien-être. Elle n'a toutefois pas prévu que, ne sachant pas que Pauline souhaitait revenir vers lui, Sam s'enlève la vie et meure « d'avoir trop aimé » (E., p. 443). Les deux amants seront donc séparés à jamais et l'ermite ne sera pas celui qui parviendra à assouvir le besoin de dépendance de Pauline, la poussant ainsi vers d'autres sources d'apaisement.

2- Marcel, l'époux fantasmé

*T'as pas à travailler sept jours sur sept, pis comme y t'paye même pas...
Y'aura même pas à t'nourrir, c'est moi qui vas l'faire !*
(E., p. 233)

Marcel est l'homme en qui Pauline fonde l'espoir d'un avenir resplendissant. C'est sur lui qu'elle compte pour sortir de la misère et, plus particulièrement, de son rôle de servante. À ses côtés, elle espère devenir une femme au foyer, une mère dévouée pour ses enfants à venir. Marcel est celui que Pauline choisit comme époux, celui avec qui elle souhaite se réaliser. Toutefois, tout comme l'union avec Sam, la relation avec Marcel sera à l'image des relations poursuivies par les personnalités hystériques : « la relation amoureuse est recherchée pour des raisons narcissiques et pulsionnelles, mais elle est le plus souvent irréalisable³⁴ ». Certes, il lui fait miroiter une vie de rêve, mais tout cela n'est que ruse pour gagner ses faveurs. Il lui propose de l'amener vivre avec lui à Montréal. Pauline, ravie de l'offre, ne se doute pas que Marcel ne dit cela que pour gagner

34. Pierre Luquet, *op. cit.*, p. 422.

du temps et se débarrasser d'elle. Quand elle réalise que son homme ne revient pas la quérir, elle se sent complètement désemparée. Pauline semble alors en perte de contrôle, sans homme pour la diriger et la dominer : « [s]ans Marcel, livrée à elle-même, elle n'était plus que le pantin de son cruel destin » (E., p. 272). Elle panique face à cette autonomie forcée et se compare à une marionnette abandonnée parce que nul ne lui dit comment agir. La part active de la dépendance de Pauline à l'égard de Marcel s'exprime tandis qu'elle est enceinte de l'un de ses trois amants. Elle prend consciemment la décision de faire porter la paternité à Marcel, puisqu'elle est convaincue que, des trois, il est l'homme qui peut lui assurer le meilleur avenir. Marcel ne voit cependant pas les choses du même œil et la rejette violemment, refusant catégoriquement de la prendre avec lui :

Pauline, décrisse ! T'as eu du bon temps avec moi ? T'as eu du *fun* pis les mains pleines de linge ? Ça t'as rien coûté ? Colle ça dans ton *scrapbook* pis décampe d'ici. Parce que, enceinte ou pas, si tu cherches du trouble, tu vas en avoir avec moi, la Pinchaud ! Des filles comme toi, j'en ai vu d'autres, tu sais. En famille, c'est toujours moi qui es l'père ! [...] on choisit celui [...] qui vit en ville pis qui a d'l'argent pour se faire vivre. Débarasse, Pauline, j't'ai assez vue ! [...] Essaye d'avoir du respect pour ton enfant si t'en as pas pour toi ! (E., p. 394)

À la suite de cette virulente tirade, Pauline comprend qu'elle doit renoncer à celui qui l'a tant fait rêver. Elle perd donc une seconde source potentielle d'apaisement de sa dépendance et doit alors se tourner vers quelqu'un d'autre.

3- Jovette, le point de chute

*Chaque fois que tu t'es r'trouvée
dans' marde, j't'ai toujours recueillie
comme un chien battu !*
(P.P., p. 337)

La complicité entre Pauline et Jovette s'installe quand Jovette révèle à sa nouvelle amie qu'elle entretient, contre son gré, une relation incestueuse avec son père et désire s'en libérer en se sauvant à Montréal. Pauline est triste de perdre sa seule amie, mais Jovette la rassure sur son attachement : « j'veais t'inviter ! [...] On s'perdra pas d'vue, crains pas [...] J'suis une amie fidèle » (E., p. 303). La jeune femme est loin de se douter, à ce moment, que ses paroles prendront tout leur sens quelques semaines plus tard. En effet, la fuite de Pauline à Montréal se fait par un passage obligé chez Jovette. Pauline espère que Jovette pourra l'aider à améliorer sa condition en lui trouvant un poste à l'usine où elle travaille, l'empêchant de revenir vers l'ermite et de retrouver son rôle de servante. Elle déchante cependant rapidement parce qu'elle réalise que « rouler des cigares [...] ce n'était guère plus valorisant que de faire des "ménages". Et, n'ayant jamais été indépendante, elle paniquait peu à peu » (E., p. 411). Devant cette soudaine autonomie, Pauline ne sait pas comment réagir et c'est à ce moment qu'elle comprend que Jovette n'est dorénavant plus aussi encline à partager son existence qu'elle ne le prétendait. Pauline met alors de l'avant sa dépendance active, en se tournant vers quelqu'un qui, elle le souhaite, prendra mieux soin d'elle : l'ermite. Comme on l'a mentionné, Pauline prend sa décision trop tard, Sam ayant mis fin à ses jours. La jeune femme n'a alors d'autre choix que de se prendre en main et d'assurer sa subsistance. Puisqu'elle n'arrive pas à le faire seule, elle revient vers Jovette et profite des largesses de celle-ci, sous prétexte qu'elle doit vivre le deuil de son amant. Jovette en a rapidement

assez d'attendre que Pauline décide enfin de se débrouiller sans elle et lui montre la porte : « [m]e prends-tu pour Sam Bourque, toi ? Penses-tu qu'tu vas faire avec tout le monde c'que tu faisais avec lui ? J'suis pas ta mère ni ta sœur, moi » (P.P., p. 29). Pauline ne peut donc abuser de la générosité de Jovette, comme elle l'a fait jadis avec l'ermite. Son amie se rend compte de l'astuce et entreprend de la chasser, ne voulant pas assurer la dépendance de son amie. Pauline quitte alors Jovette, après que celle-ci lui ait trouvé un poste de servante. Ce nouvel emploi est cependant de courte durée et elle est de retour chez Jovette en moins de temps qu'il ne faut pour le dire.

En se réinstallant chez son amie, Pauline se sent rapidement chez elle, poussant l'audace jusqu'à réclamer « sa » chambre. Pauline ment sur la mésaventure qui l'a ramenée chez Jovette, soit son congédiement de la maison où elle avait été engagée comme servante, afin d'avoir l'air d'une victime et d'être prise en pitié. Dans un élan de bonté causé par l'alcool, Jovette fait l'erreur de proposer à Pauline de devenir sa servante, en échange du gîte, des repas et des gages, prenant le destin de son amie en main en lui imposant tout de même une certaine part de responsabilité. Jovette force ainsi la jeune femme à sortir de son oisiveté. Après réflexion, néanmoins, Jovette regrette l'offre faite à son amie et explique à Pauline qu'elle retire ses propos parce que « ça [ne lui] rendrait pas service » (P.P., p. 77). Jovette veut lui faire comprendre qu'elle est maîtresse de sa propre destinée : « [t]u vas être encore dépendante, tu feras jamais ton chemin. Y faut qu'tu sortes de ta coquille, que t'avances, que tu t'débrouilles, que tu rencontres... » (P.P., p. 77). Jovette est consciente de la dépendance de Pauline et essaye tant bien que mal de lui faire comprendre qu'elle doit apprendre seule à s'en sortir.

Les paroles de Jovette font quelque effet sur son amie, qui fait preuve d'un certain cran, en se tournant vers sa sœur pour trouver un endroit où s'établir. Encore une fois, cette tentative de prise en charge est de courte durée et Pauline se tourne vers Jovette plus souvent que celle-ci ne pourrait le désirer. Au grand dam de Jovette, son amie se sent rassurée auprès d'elle : « [d]épendante, elle venait de trouver sa sécurité. Elle qui craignait de tout son être d'avoir à s'assumer » (P.P., p. 277). Jovette en a assez de s'occuper sa copine et lui signifie son exaspération sans détour : « [c]haque fois que tu t'es r'trouvée dans' marde, j't'ai toujours recueillie comme un chien battu ! [...] On dirait qu't'aime ça être garrochée [...] j'en ai assez de t'ramasser » (P.P., p. 337). Le message est clair et Pauline est contrainte de quitter définitivement le foyer de Jovette. Malgré cela, Pauline refait surface une dernière fois chez son amie, alors qu'elle est au plus profond de sa démence et qu'elle a perdu la mémoire, puisque le seul souvenir qui lui revient est celui de Jovette, celle qui l'a aidée dans ses moments les plus troubles. Elle se rend donc chez elle dans un état pitoyable, ne sachant plus qui elle est ni où elle se trouve, tandis que ses souvenirs s'embrouillent. Pauline exprime sa détresse et son besoin de dépendance de façon très éloquente : « j'veais crever si tu m'veiens pas en aide » (P.P., p. 388). Devant une telle requête, Jovette ne peut qu'accepter de s'occuper de son amie : « Pauline se laissa guider telle une enfant trouvée » (P.P., p. 389). Le délire de Pauline se fait de plus en plus présent, effrayant Jovette et la forçant à prendre les grands moyens pour évincer son amie de sa demeure. Comme Pauline n'a plus la conscience assez claire pour prendre des décisions quant à sa vie, c'est à Ti-Guy que Jovette passe le flambeau. Ce sera à lui de s'occuper des affaires relatives à celle qui est toujours son épouse : « [c]'est moi qui l'avais sur les bras [...]. On t'la remet entre les mains » (P.P., p. 396). Ti-Guy devient alors le dernier appui sur lequel Pauline peut compter.

4- Ti-Guy, l'homme-enfant

Depuis l'temps qu'a cherchait un cave pour se faire vivre... J'peux pas croire que t'es tombé dans l'piège ! [...]Un Gaudrin faire un p'tit à une grosse servante !
(P.P., p. 151)

Ti-Guy Gaudrin est reconnu, au village, pour être un bellâtre toujours prêt à consoler les cœurs féminins en peine. Il est donc plus que ravi de voir la jolie Pauline se tourner vers lui quand elle a des problèmes avec Marcel. Il se fait un plaisir de recueillir la jeune femme et de lui remonter le moral. Ti-Guy sait pertinemment que la détresse psychologique de Pauline la place dans une situation de vulnérabilité, dont il sait profiter sans aucune gêne. Pauline profite aussi de la « bonté » du jeune homme pour se retrouver dans ses draps et Ti-Guy explique maladroitement la situation à une Jovette déconcertée par un tel revirement de situation : « [I]e vin, la musique, les larmes, j'ai essayé d'la consoler, Jovette ! » (E., p. 289) Le jeune Gaudrin agit ainsi comme source de réconfort pour Pauline, qui compte sur lui pour se changer les idées à la suite de ses déboires amoureux. Pauline trouve refuge auprès de Ti-Guy à nouveau après le décès de l'ermite, tandis qu'ils se rencontrent par hasard. Pauline est, à ce moment, seule et indépendante pour un rare moment dans le récit. Les deux ont une liaison, mais Ti-Guy n'est pas prêt à s'engager, l'homme-enfant n'étant pas encore complètement homme : « j'suis pas prêt à sortir *steady*, moi, j'veux en connaître d'autres... » (P.P., p. 139). Il doit cependant changer d'avis quand Pauline lui apprend qu'elle porte son enfant. Devant la responsabilité, il affirme : « j'suis un homme, j'veais te l'prouver » (P.P., p. 146). Ti-Guy fait preuve d'honneur et accepte d'épouser la mère de son bébé à naître. C'est à ce moment que va s'établir la relation de dépendance entre Pauline et Ti-Guy. Le jeune

homme est forcé de prendre en main l'existence de la future mère, qui ne peut plus loger chez les bons samaritains l'ayant h berg e  : « va falloir que tu la sortes de chez [nous], qu'tu la loges ailleurs » (P.P., p. 140). Le destin de Pauline se joue sans elle, puisque l'on décide pour elle de ce qui lui adviendra. Pauline semble n'être qu'un pion que l'on manipule et contrôle, mais elle ne se plaint pas de la situation, ne cherchant pas à trouver une solution de son propre chef : « j'suis encore dans'rue. [...] J'demande pas mieux que de m'fier, moi, pis d'te laisser mon sort entre les mains » (P.P., p. 144). Pauline attend que l'on organise sa vie et exprime son besoin d'être dirig e , ce que Ti-Guy accepte de faire pour le bien de l'enfant à venir : « [j]'veux ben prendre mes responsabilités, m'occuper d'toi... » (P.P., p. 145). Ti-Guy comprend dès le départ que Pauline nécessite et apprécie qu'on la guide : « tout c'que tu voudras... C'est toi qui m nes, astheure » (P.P., p. 147). La mère en devenir est ravie d'avoir eu la chance de tomber sur un homme qui souhaite l'entretenir. Elle ne se doute pas, cependant, que la lune de miel ne va pas durer.

Ti-Guy se lasse rapidement de son épouse et se tourne vers d'autres femmes, laissant Pauline à elle-même. Pauline comprend qu'elle doit être docile, craignant de faire fâcher Ti-Guy et de pousser celui-ci   la mettre à la porte : sans lui, « elle serait démunie, elle n'aurait plus personne pour... la nourrir » (P.P., p. 248). Elle a besoin de lui pour assouvir ses pulsions orales, qui sont à la base de sa personnalité. Elle est ainsi assujettie à son mari, tout en étant consciente de la façon dont elle doit se comporter pour s'assurer de la continuité de cette relation de dépendance. Lorsqu'elle comprend qu'elle doit partir parce que leur union est sans issue, Pauline se sent affol e  : « [s]ans Ti-Guy, sans ce toit, sans la bouffe, la sécurité... Sa dépendance, quoi ! Sans tout ça, Pauline prenait panique »

(P.P., p. 256). Pauline, au moment d'être indépendante, s'affole, comme elle l'a fait auparavant, puisqu'elle ne sait pas comment elle saura se débrouiller sans personne pour la diriger : « [j]’sais rien faire ! » (P.P., p. 259) Pauline ne croit pas avoir un quelconque talent, mais Ti-Guy la réconforte : « [t]’es experte comme servante ! » (P.P., p. 259), confirmant ce qu’aura été son seul rôle dans la maison conjugale. Ti-Guy, après avoir assuré la subsistance de son épouse, se charge d’organiser son départ et va même jusqu’à lui faire sa valise : « Pauline l’avait regardé faire parce qu’elle mêlait tout, qu’elle embarrassait plus qu’elle n’aidait » (P.P., p. 266). Spectatrice de sa propre existence, Pauline s’appuie jusqu’à la toute fin sur Ti-Guy, source plus que fiable d’apaisement de son besoin de prise en charge. Même quand ils ne forment plus un couple, la relation de dépendance de Pauline à l’égard de Ti-Guy se prolonge, étant donné que l’on fait appel à lui alors que Pauline se trouve en pleine crise de démence. Ti-Guy se délest toutefois de ses responsabilités en implorant la sœur de Pauline de prendre soin d’elle. Pauline, la marionnette qui voulait tant être contrôlée, devenue forcenée, décède et achève ainsi sa quête d’un maître.

*
* * *

Pauline Pinchaud a tout de la dépendante active : bien qu’elle soit en constante recherche d’une personne sur qui s’appuyer, elle choisit celle-ci soigneusement, de manière à ne s’entourer que de gens de qui elle peut tirer parti : de Sam, qui a comblé momentanément son vide affectif, en passant par Marcel qui lui a promis une existence de rêve, puis Jovette, qui lui a toujours témoigné une amitié fidèle, tout en lui trouvant mille

et un emploi, et enfin, à Ti-Guy, qui lui a offert une situation de dépendance idéale, celle du rôle de mère au foyer.

Pauline Pinchaud, celle qui se définit comme étant au service des autres, profite en fait de chacune de ses relations pour assurer son besoin de dépendance. Le parcours de Pauline se veut donc une incessante recherche de soi à travers le regard de l'autre, qui tour à tour la valorise, la détermine et la rassure. La servante n'est cependant pas le seul personnage de la trilogie de Monette à être en quête d'elle-même, puisque c'est dans cette dynamique de recherche que se construisent les personnages de Jovette, Ti-Guy et Dédé.

CHAPITRE II

LA QUÊTE IDENTITAIRE

DES AUTRES PROTAGONISTES

Comme nous l'avons mentionné préalablement, la structure hystérique semble dominer l'ensemble de la trilogie. Après l'examen des relations interpersonnelles de Pauline Pinchaud, il convient désormais de s'attarder à la quête identitaire des autres personnages principaux du récit, qui colore leurs propres relations avec les autres. Le présent chapitre sera ainsi consacré à Jovette Biron et à Ti-Guy Gaudrin, acteurs essentiels dans le parcours de Pauline Pinchaud, qui présentent aussi des composantes hystériques, soit un désir intense de valorisation à travers le regard de l'autre, un besoin de séduire à tout prix et, surtout, une personnalité en perpétuel changement. Par la suite, nous verrons comment Dédé, fils mal-aimé de Pauline et de Ti-Guy, répète les comportements de sa mère par le biais de sa propre découverte de soi.

A- JOVETTE OU LA VIE APRÈS L'INCESTE

Jovette Biron est soumise aux fantasmes les plus tordus de son père depuis son tout jeune âge. Seule fille d'une famille de garçons, elle subit ses assauts répétés, au su de sa mère, trop apeurée pour intervenir. Jovette mettra même au monde le bébé de son propre père. Cet enfant illégitime, qu'elle est forcée d'abandonner, est toujours présent

dans l'esprit de Jovette, qui se demande constamment ce qu'il a pu devenir, s'il a été adopté par une bonne famille, etc. La jeune femme est bien évidemment marquée par cette union incestueuse qui la transforme à jamais et qui aura une profonde influence sur ses relations ultérieures. Dégoutée par les hommes à cause de celui qui lui a volé son innocence, elle se tournera vers les femmes dès qu'elle réussira à quitter son village.

1- *La relation incestueuse*

La vie de Jovette Biron, au début du récit, n'est pas des plus heureuses. En effet, la jeune femme vit sous le joug d'un père non seulement violent et dominateur, mais incestueux. Biron, le garagiste, est fort respecté et bien vu des villageois, qui ignorent ce qui se passe chez lui. Le père de Jovette garde sa fille captive de son emprise, physique et psychologique : il lui a construit une cabane où la jeune fille est contrainte de demeurer pratiquement en tout temps pour recevoir les hommes que son père l'oblige à satisfaire. Biron s'en donne à cœur joie au village pour bâtir à Jovette une réputation de putain et de salope. Les villageois racontent que son père « l'a casée dans un p'tit camp pour qu'elle puisse recevoir les vauriens du village. Y'a voulait plus dans la maison, c'était la honte de la famille » (E., p. 140). Cette fausse rumeur ne sert, en fait, qu'au père de Jovette qui la met à l'écart pour pouvoir librement l'agresser. La jeune femme est seule, dépourvue de tout soutien moral et financier, et cherchera à s'émanciper de cette tutelle dégradante, étape à la suite de laquelle commence véritablement sa quête identitaire.

Jovette trouve le moyen d'échapper à son père : elle l'empêche de venir dans son lit en séduisant des clients de l'hôtel, employant le seul moyen qu'elle connaît pour s'en sortir, la prostitution. Après que son père l'ait forcée à recevoir des hommes dans son lit,

elle adopte de son plein gré cette façon de faire pour gagner de l'argent qui lui permettra de s'évader de la maison paternelle, vendant ses charmes aux hommes de passage au village. Cependant, en plus de lui permettre de gagner sa vie, la prostitution fait en sorte que Jovette trouve une certaine forme de valorisation à travers le regard de ceux qui réclament ses services. Ces hommes la changent de son père, lui font sentir qu'elle peut séduire et qu'elle n'est pas dénuée de tout attrait, même si elle n'apprécie pas sa condition de prostituée et désire ardemment changer de vie : « [j']me suis servi de Ti-Guy pour me sauver d'lui. J'aime encore mieux les mains du fils Gaudrin sur moi que la... [de mon père] » (E., p. 209). Comme l'hystérique, Jovette a un fort « désir de plaire, avec identification aux personnes qu'elle croit intéresser³⁵ », de sorte qu'elle se cherche dans le regard d'autrui et tente de trouver sa valeur par l'intérêt qu'elle décèle chez les autres. Quand elle réalise qu'elle est elle-même maîtresse de sa destinée, qu'elle peut compter sur ses amis pour l'aider à sortir de sa condition d'esclave sexuelle, Jovette prend la décision de quitter son village. Elle demande alors à un des hommes qu'elle fréquente à l'hôtel de lui venir en aide en lui trouvant un emploi à Montréal et se confie à Pauline, qui l'encourage dans sa démarche. Jovette prend ainsi son envol et se libère des griffes de son père en s'enfuyant à Montréal, où une toute nouvelle vie l'attend.

2- L'expérience de la bisexualité : après la séduction, la fausse intimité

Jovette Biron est transformée par sa liberté récemment acquise : elle occupe dorénavant un emploi bien rémunéré et valorisant, elle a une vie sociale remplie et ses relations affectives ont changé du tout au tout. En effet, celle qui a déjà exprimé son

35. « Hystérie féminine », *Hystérie*,
<http://psychiatriinfirmiere.free.fr/infirmiere/formation/psychiatrie/adulte/pathologie/hysterie.htm>
 (page consultée le 10 avril 2008).

dégoût des hommes se tourne dorénavant vers les femmes. Jovette fréquente assidûment Carmen, une collègue de travail avec laquelle elle aime sortir et s'amuser. Quand elles vont ensemble dans les discothèques, Jovette se plaît à constater qu'elle est le point de mire de tous les regards, étant « plus féminine que jamais [...] maquillée à outrance [arborant une] robe très moulante et au décolleté plongeant » (P.P., p. 74). Elle expérimente son pouvoir de séduction, qu'elle a découvert au contact des hommes de l'hôtel de son village. Elle cherche à se rassurer par les regards admiratifs des autres, hommes ou femmes. Elle confie à Pauline, par exemple, avoir charmé une « maudite belle fille. Un mannequin [du] Catalogue Eaton [qui lui] faisait d'l'œil » (P.P., p. 273), ce qui n'était pas sans la flatter. Malgré cela, Jovette et Carmen forment un couple, vivent ensemble et font des projets communs. Tout en acquérant son indépendance, Jovette apprécie la présence de Carmen à ses côtés. Ce que Jovette semble priser le plus de cette relation est la possibilité d'être en contrôle de la situation : « Jovette menait la barque, Jovette Biron qui avait été si longtemps à la merci de son père et... des autres » (P.P., p. 70). Après s'être vue dominée et écrasée, la jeune femme peut enfin être celle qui dirige dans la relation. Le ménage qu'elle forme avec Carmen lui procure ainsi une certaine satisfaction.

Néanmoins, Jovette donne l'impression de simuler son affection pour sa compagne. À maintes reprises, le récit suggère la discorde entre les deux femmes : Jovette ne veut pas admettre qu'elle entretient une relation avec une femme, refusant que les autres les associent à un couple et exigeant même de Pauline qu'elle ne dise « pas “[sa]” Carmen » (P.P., p. 32). Jovette vit un déni quant à sa relation homosexuelle. Une raison semble expliquer le choix d'objet de Jovette : Carmen, bien que femme, est très

masculine. Elle est qualifiée tour à tour de « femme-homme » (P.P., p. 70) et de « cette face d'homme-là ! » (P.P., p. 75) La véritable orientation sexuelle de Jovette a donc lieu d'être remise en doute : Jovette est-elle vraiment attirée par Carmen, ou est-ce que celle-ci lui sert plutôt de relation transitoire vers une union hétérosexuelle durable? Pauline suppose que son amie « est ben mélangée » (P.P., p. 111), laissant croire qu'elle reviendra vers les hommes. Jovette en vient d'ailleurs peu à peu à se questionner sur ses véritables désirs. Après s'être pliée aux désirs de l'autre, la jeune femme réalise : « j'suis pas aux femmes. Pas véritablement aux femmes [...] j'pensais qu'c'était la solution... » (P.P., p. 271) Elle comprend finalement que les femmes ne sont pas nécessairement le remède aux maux causés par le traumatisme des agressions qu'elle a subies, que tous les hommes ne sont pas comme son père, donc qu'elle n'a pas besoin de renier sa nature hétérosexuelle pour être en paix avec elle-même. Jovette explique ce qui a facilité la fixation de l'affect sur Carmen et entraîné son déplacement³⁶ en affirmant que « [s]i ça marchait juste un peu mieux avec Carmen, c'est qu'elle était masculine, qu'elle se rapprochait plus de l'homme » (P.P., p. 273). Puisque Jovette ne se définit pas par son homosexualité, elle continue sa quête identitaire en cherchant ailleurs quelqu'un qui pourra lui faire oublier les démons de son passé. Elle revient alors vers ceux qu'elle a jadis découverts contre son gré, les hommes.

36. Selon le *Vocabulaire de la psychanalyse*, le déplacement « fait que l'accent, l'intérêt, l'intensité d'une représentation est susceptible de se détacher d'elle pour passer à d'autres représentations originellement peu intenses, reliées à la première par une chaîne associative ». (Jean Laplanche et Jean-Baptiste Pontalis, *op. cit.*, p. 117).

3- Madame Jovette Jarre

Tandis qu'elle abandonne la gent féminine, Jovette fréquente de nouveau des hommes et fait la rencontre de celui qui va lui offrir une position sociale enviable : Philippe Jarre. Bijoutier fortuné et fier de l'être, Philippe chamboule la vie de celle qui a été écorchée par le passé. À son contact, Jovette tente de s'élever en améliorant son vocabulaire, sa diction et sa culture. Comme Pauline, dont la personnalité se modifiait au contact de ses multiples amants, Jovette se transforme en fréquentant Philippe. Désireuse de se conformer aux désirs de celui qu'elle aime, de devenir ce qu'il attend d'elle, Jovette s'accroche à Philippe, comme Pauline à Marcel, parce qu'avec lui l'avenir semble brillant : « j'veux apprendre à mieux parler, j'veux m'améliorer. [...] Un jour, j'veais parler pareil comme lui » (P.P., p. 279). Le séduisant bijoutier apparaît comme un sauveur dans la vie de Jovette : « [u]n maudit beau mâle que j'te dis! Pis fin avec ça, avenant, bien éduqué... J'pense que l'bon Dieu a fini par m'aimer [...]! » (P.P., p. 276) Puisqu'il est si différent de tous les hommes qu'elle a côtoyés, Jovette mise beaucoup sur sa relation avec Philippe.

La jeune femme repart à neuf avec son amoureux, grâce au mariage et aux joies de la maternité. Elle a enfin la possibilité de goûter au bonheur qui lui a depuis si longtemps échappé. Par son changement de patronyme, Jovette Biron devenue Jovette Jarre est dorénavant une femme du monde. En oeuvrant dans le commerce de Philippe, Jovette fréquente désormais des gens de la haute société. Dans cette existence renouvelée, il ne semble plus y avoir de place pour les anciens amis, Jovette renonçant à fréquenter Pauline et Carmen. Signe que les temps changent et que c'est le début d'une nouvelle ère pour

Jovette, son père décède, marquant par le fait même un tournant dans son histoire. La jeune mère peut dès lors mettre une croix sur le passé et s'ouvrir à l'avenir.

Toutefois, l'enchantement est de courte durée. Même s'il n'est pas naturel pour Jovette d'aimer l'opéra et de parler avec un accent français, elle se plie aux règles de son mari, qu'elle souhaite satisfaire. Elle en a cependant rapidement assez des manières bourgeoises et prétentieuses de son époux. Lasse de faire semblant d'être une dame distinguée, Jovette préfère retrouver ses manières d'antan. Elle réalise que Philippe n'est pas celui dont elle a besoin pour bien définir sa personnalité; au contraire, elle a renié ce qu'elle était pour lui plaire. Elle décide alors de demander le divorce à Philippe, n'aimant pas sentir que son époux contrôle ses moindres faits et gestes :

Philippe me dominait de plus en plus. J'étais pas capable de faire un pas seule sans qu'y m'dirige. Y m'imposait de plus en plus ses goûts, y m'reprenait sans cesse sur ma façon d'parler. J'étais toujours aux aguets [...] ! Et, à la longue, je n'étais plus moi, j'étais lui ! [...] Y m'contrôlait de plus en plus (P.P., p. 204).

Jovette est consciente que d'avoir modelé son comportement sur les désirs de son mari ne l'a pas aidée à découvrir ce qu'elle est et que cela ne la satisfait pas. La séparation s'impose donc, ce que Philippe accepte, après avoir pris le temps d'invectiver celle avec qui il a fondé une famille, à qui il reproche de n'avoir pas réussi à s'élever.

Après sa rupture, Jovette refait sa vie seule et refuse de s'engager avec un homme, clamant qu'elle n'a jamais eu de chance avec la gent masculine. La période de célibat de Jovette contribue à former sa personnalité, puisque c'est là qu'elle apprend à se connaître, à comprendre qui elle est et ce qu'elle veut. À la suite de ce temps de réflexion,

Jovette est enfin prête à donner son cœur pour de bon à celui qui a toujours été là pour elle, Ti-Guy.

4- L'apaisement

Quand ils se retrouvent, Ti-Guy et Jovette sont tous deux dans une période de transition. Jovette ne sait plus trop en qui placer sa confiance et ignore si elle a encore envie de s'engager avec un homme. Bien qu'elle soit séduite par Ti-Guy, elle demeure hésitante face à celui qui lui fait se remémorer sa jeunesse trouble. En effet, Ti-Guy l'a plusieurs fois sauvée par le passé de l'emprise de son père en prenant place dans son lit. Il est donc, au début, le rappel d'une période que Jovette avait préféré oublier. Consciente des habitudes de séducteur de Ti-Guy, Jovette est craintive. Elle accepte cependant de le fréquenter, en s'abandonnant peu à peu au bonheur qu'il lui procure, heureuse de se sentir aimée et estimée à travers les yeux de Ti-Guy. Jovette entre alors dans une phase d'apaisement, bien qu'elle souffre encore des cicatrices d'antan. Elle vit une relation harmonieuse avec sa fille, Laure, qu'elle élève en l'absence de Philippe. Elle retrace également son fils donné en adoption, afin de soulager sa conscience, même si elle n'entre pas en relation avec lui. Alors qu'elle l'observe à son insu, la seule fois où elle le voit, Jovette est ravie de voir que son fils semble heureux, bien élevé et aimé par la famille qui l'a choisi. Elle est satisfaite de constater que son enfant n'a pas la même enfance misérable qu'elle, donc qu'il a échappé à une existence malheureuse en évitant le toit de la famille Biron.

Jovette prend la décision d'épouser Ti-Guy, mais en cachette. Ayant été éprouvée par ses relations passées, Jovette refuse de s'investir complètement dans son mariage avec

Ti-Guy; elle est enthousiasmée par leur union, mais craintive face à la désillusion possible, face à l'instant où elle verra que Ti-Guy ne satisfait pas entièrement ses désirs ou qu'elle ne satisfait pas pleinement ses désirs à lui. Malgré tout, à la fin de la trilogie, Jovette et son second époux sont toujours ensemble et paraissent fort heureux, permettant ainsi de présumer que c'est à son contact qu'elle a enfin appris à se comprendre et accepter les fantômes de son passé.

Sa relation avec Ti-Guy lui permet également de s'accomplir d'une autre façon : elle devient une « mère spirituelle » pour Dédé. Les deux personnages au parcours tortueux se comprennent bien et c'est en discutant avec Jovette que le rejeton de Pauline apprend à découvrir cette mère qu'il n'a jamais connue. Jovette accepte en effet d'ouvrir le grand livre du passé pour Dédé, mais embellit quelque peu la vie de Pauline, car « il ne fallait pas que son ‘rejeton’ la sente, un tantinet soit peu, indigne³⁷ ». Dans son récit, Jovette évite de parler des chapitres où Pauline dépendait d'elle, s'excluant par le fait même du passé de la mère de Dédé. Elle ne souhaite pas remuer sa propre histoire, de manière à ne pas avoir à revivre les moments douloureux qui y sont rattachés. Jovette fait tout en son possible pour donner une impression d'héritage décent à Dédé. C'est d'ailleurs parce qu'il sait qu'elle a longtemps été tourmentée elle aussi que Dédé demande conseil à Jovette. Parce qu'elle a vécu un peu la même chose que lui, une relation dysfonctionnelle avec ses parents, Jovette saisit le désarroi de Dédé et compatit à sa douleur.

37. Denis Monette, *Le rejeton*, Outremont, Éditions Logiques, 2001, p. 252. Nous utiliserons désormais le code « R. » suivi du numéro de la page pour renvoyer le lecteur à une citation de cette œuvre.

Le parcours identitaire de Jovette s'achève ainsi, ayant fait d'elle tour à tour une victime d'agression sexuelle, une homosexuelle qui tentait d'exorciser son dégoût des hommes, pour finalement se terminer en lui faisant revêtir le rôle d'épouse aimante et aimée aux côtés de celui qui a toujours été présent pour elle dans les moments difficiles.

B- TI-GUY, UN DON JUAN EN QUÊTE DE SOI

Je ne puis refuser mon cœur à tout ce que je vois d'aimable; et dès qu'un beau visage me le demande, si j'en avais dix mille, je les donnerais tous.

Dom Juan, Molière

Guy Gaudrin, mieux connu sous le surnom de Ti-Guy, est un adolescent choyé par la vie. Fils unique des prospères tenanciers du magasin général de St-Calixte, il est le petit trésor de sa mère et la fierté de son père. Ses parents ignorent, en fait, la vraie nature de Ti-Guy. Quand ses parents ne l'ont pas à l'œil, celui-ci batifole avec les demoiselles du village, s'éveillant à la sexualité. Il jette rapidement son dévolu sur Pauline Pinchaud, qui l'attire au plus haut point grâce à ses formes voluptueuses. Le cœur volage de Ti-Guy ne saurait cependant se contenter d'une seule femme, c'est pourquoi il se tourne également vers d'autres. Le caractère inconstant de Ti-Guy est digne de la structure hystérique qui le régit, puisqu'il est le reflet de son éternelle insatisfaction, de son perpétuel désir de séduire. C'est donc au contact de ses nombreuses maîtresses que Ti-Guy se forge une identité.

1- *Ti-Guy et Pauline, l'homme-enfant et sa « poupee »*

L'arrivée de Pauline Pinchaud dans la petite municipalité de St-Calixte est loin de passer inaperçue : même le séduisant Ti-Guy Gaudrin tombe sous son charme. Il suffit de peu de temps pour qu'il parvienne à lui parler et tente de faire sa conquête. Pauline trouve au premier abord que Ti-Guy a l'air d'un « [p]tit morveux ! » (E., p. 95), car le premier aspect qui la frappe est l'apparence juvénile de celui à qui elle accepte pourtant rapidement de se donner. Pour la séduire, Ti-Guy met tout en œuvre : il s'habille à la dernière mode, se parfume, se coiffe et met sur pied un scénario infaillible qui mènera à coup sûr la jolie servante dans ses bras. En effet, il la convainc de le suivre dans une grange, à l'abri des regards, où il a caché une bouteille de vin avec laquelle il compte bien enivrer Pauline. Déjà, à dix-sept ans à peine, Ti-Guy cherche à se prouver qu'il peut envoûter toutes les femmes, qu'il peut être le point de mire de tous les regards : « il était beau. Il avait même pensé à cacher ses boutons d'acné sous une crème couleur de peau. [...] Il affichait un air sûr de lui, une allure décontractée... » (E., p. 130) Comme sa ruse est efficace et que Pauline accepte de le suivre, le jeune Gaudrin, présenté d'emblée comme un « homme-enfant » (E., p. 132), peut enfin réaliser ses fantasmes. Bien qu'il affirme avoir une certaine expérience de la sexualité, jamais Ti-Guy « n'avait assouvi son désir de la chair » (E., p. 134). Il semble satisfait de son pouvoir d'attraction sur Pauline, mais prend panique après leurs ébats et souhaite se débarrasser de sa première conquête : il a peur que quelqu'un ne s'étonne de les voir tous deux disparus, ne les cherche et ne les découvrent ensemble, exprimant de ce fait son caractère immature. Il ne veut pas que ses parents apprennent qu'il fréquente Pauline et qu'il est actif sexuellement, ce qui compromettrait son image de fils modèle. Pauline et lui se revoient à quelques reprises et

entretiennent une liaison discontinue qu'ils croient sans conséquence, puis se perdent de vue.

Quelque temps après le décès de Sam, Pauline et Ti-Guy se retrouvent et sentent du coup renaître leur attirance mutuelle. Ti-Guy exprime son désir d'être dorénavant perçu comme un homme : « j'm'en vas sur mes vingt ans ! Pensais-tu qu'j'étais pour rester un p'tit cul, un p'tit gars à sa mère toute ma vie? » (P.P., p. 108) Ti-Guy veut prouver qu'il est adulte et est ravi de voir le regard admiratif que Pauline pose sur lui. Trompant la naïveté de cette dernière, il ne recule devant rien et l'amène dans une chambre de motel dès le premier soir. N'hésitant pas à se commettre, il lui affirme qu'elle sera à l'avenir la seule femme dans sa vie; persuadé que c'est ce que Pauline désire entendre, Ti-Guy se conforme à ses désirs. Il semble avoir gagné en maturité et en expérience, car Pauline le découvre « [p]lus habile que naguère, plus subtil que lors des premiers essais » (P.P., p. 115), même si elle le voit toujours comme un homme-enfant. En donnant un caractère officiel à leur couple, Ti-Guy affuble Pauline d'un surnom digne de sa personnalité juvénile, « ma poupée » (P.P., p. 120). Pauline ressent de forts sentiments pour son homme qui, lui, tiédit peu à peu. Quand il cesse de l'appeler par son tendre sobriquet, Pauline s'étonne : « j'suis plus ta poupée? [...] / Non, ça faisait arriéré » (P.P., p. 126). Ti-Guy délaisse peu à peu l'enfance et se transforme, mais se voit toutefois rapidement parachuté dans le monde des adultes, alors qu'il apprend que Pauline est enceinte. La dualité enfance/maturité est toujours présente cependant, car la première pensée de Ti-Guy, à l'annonce de la nouvelle, est pour ses parents qui risquent de le blâmer. Puis il songe aux conséquences de ses gestes. Ti-Guy est contraint d'assumer ses responsabilités et de prendre en charge la destinée de Pauline et de son enfant : « [j]ai fait

un p'tit, j'suis un homme, j'veais [le] prouver » (P.P., p. 146). À partir de ce moment, l'homme-enfant devient officiellement un homme, avec toutes les obligations qui s'y rattachent, faisant ainsi un grand pas en avant dans sa quête identitaire.

2- « Le joli tampon des pleurs de femmes désespérées »

Avant d'être pris dans les filets de la vie conjugale avec Pauline, tandis qu'il fait l'apprentissage de la vie d'homme et qu'il apprend à maîtriser ses charmes, Ti-Guy rencontre une femme qui devient pour lui une initiatrice : Madeleine. Celle-ci est mariée au conseiller du maire, qui l'ennuie profondément. Elle se tourne alors vers Ti-Guy pour entamer avec lui une liaison enflammée. Le jeune homme devient officiellement son chauffeur, mais il est évident qu'il est bien plus que cela pour Madeleine. Elle le prend sous son aile en l'entretenant avec de beaux vêtements, puis en l'aidant à développer ses connaissances générales. Pauline, envieuse alors qu'elle vit avec l'ermite, va même jusqu'à dire de Ti-Guy qu'il est « soigné aux p'tits oignons par une bonne femme de l'âge de sa mère » (E., p. 305). La comparaison à la mère de Ti-Guy permet de comprendre que celui-ci voit en Madeleine une femme qui prendra soin de lui, qui le cajolera, un peu comme le fait sa maman, recherchant ainsi la répétition de sa relation première. La maîtresse de Ti-Guy le comble sur le plan matériel, mais ne le satisfait pas entièrement, puisque même lorsqu'il est avec elle, il ne peut s'empêcher de voir d'autres femmes, dont Pauline et Jovette. Madeleine, de son côté, profite de la fougue de Ti-Guy pour s'évader de son époux insipide, tirant avantage des désirs ardents du jeune homme. Chacun trouve donc son compte dans cette relation clandestine qui sera néanmoins interrompue lorsqu'elle sera mise au jour par Sam Bourque.

Les années passent, puis Ti-Guy retrouve Madeleine. Constamment en recherche de stimulations et de gratifications, il veut refaire sa conquête, mais celle-ci s'y oppose : « [s]eras-tu sans cesse un éternel enfant gâté? » (R., p. 123) Qu'elle le ramène à l'image d'enfant qu'il a longtemps projetée vient montrer qu'il n'a pas beaucoup évolué, du moins, aux yeux de sa maîtresse d'âge mûr. La quête identitaire de Ti-Guy n'est pas achevée à ce moment, même si de nombreuses années se sont écoulées depuis leur rupture.

À maintes reprises, Ti-Guy est surnommé le « joli tampon des pleurs des femmes désespérées » (E., p. 283), car il a beau utiliser les femmes pour son propre plaisir, lui aussi est utilisé : Pauline se sert de lui pour se consoler de la fuite de Marcel et se distraire de la routine avec Sam, Jovette pour échapper à son père, Madeleine pour se divertir avec un autre que son époux. Ti-Guy semble donc revêtir le rôle chevalier servant toujours prêt à venir à la rescousse des femmes du récit, puisque c'est toujours vers lui que se tournent les âmes en peine. Mais avant que celui-ci ne délaisse ce rôle et trouve la paix d'esprit avec Jovette, de nombreuses autres femmes font une apparition dans la vie de Ti-Guy.

3- *Betty, celle qui a presque apprivoisé Ti-Guy*

Tandis qu'il est marié avec Pauline, Ti-Guy a bien du mal à respecter ses vœux et à être fidèle à celle à qui il s'est uni pour le meilleur et surtout le pire. Il tombe sous le charme d'une femme d'une grande beauté, Betty. La ravissante Ontarienne vient d'emménager sur la butte, à l'endroit même où se trouvait jadis le shack de l'ermite. Ti-Guy voit en elle la femme avec qui il vivra enfin heureux et satisfait. Il est surtout attiré par sa très séduisante apparence, ce qui est son propre trait distinctif auprès des femmes.

Il apprécie Betty pour ce qu'elle dégage et non pour ce qu'elle est. Betty semble être la douceur incarnée, tandis que Ti-Guy est un Don Juan en puissance. Ce contraste entre les amants est perceptible quand il est question de leurs ébats : « [Betty] faisait l'amour comme un petit chaton. Et lui, tout comme un chaud lapin » (P.P., p. 367). Déjà, lors de la description de la relation, l'infidélité de Ti-Guy est facile à entrevoir, le « chaud lapin » connotant l'amant aux désirs brûlants et aux partenaires multiples. Pour Betty, Ti-Guy abandonne Pauline, mais même avec cette femme qu'il croyait être celle qui allait le combler, il n'arrive pas à se contenir, ses pulsions sexuelles et son désir de plaire étant plus forts que tout. Ti-Guy, éternel insatisfait, a besoin de séduire et cette nécessité supplante toutes les promesses d'exclusivité qu'il a pu faire. Toutefois, Betty trouve une façon efficace de conserver les faveurs de son homme : elle le manipule avec son corps. De la même manière que Pauline l'a fait par le passé, Betty a compris qu'en utilisant ses charmes physiques, elle peut tirer ce qu'elle veut de son époux, qui est à la recherche constante de stimulations : « elle [obtient] tout de lui, en levant sa jupe juste pour ajuster une jarretelle de... dentelle. [Betty] profit[e] largement des faiblesses charnelles de son mari plus que... sexuel! » (R., p. 23) Comme ses relations précédentes, l'union avec Betty n'aide pas Ti-Guy à cerner qui il est. Ti-Guy est infidèle à plusieurs occasions et son mariage se termine par un divorce retentissant, l'amenant à se tourner vers d'innombrables autres conquêtes.

4- L'infidèle impénitent

Charmeur invétéré, Ti-Guy Gaudrin ne saurait se contenter d'une seule femme à ses côtés. Au fil de sa vie d'adolescent, puis de sa vie d'adulte, il cumule les conquêtes dans le but d'être enfin pleinement satisfait. Cet objectif, certes utopique, est difficilement

accessible en raison de la structure hystérique qui fait de Ti-Guy un « moi insatisfait » qui souffre d'« intolérance à la frustration³⁸ » et multiplie les relations qui commencent toutes dans « l'enthousiasme et l'espoir mais qui s'achèvent rapidement dans l'incompréhension³⁹ ». Chaque nouvelle flamme fait naître chez Ti-Guy l'espérance d'avoir enfin trouvé la personne qui saura « “terrasser” ses pulsions » (P.P., p. 107). Quand il commence à fréquenter sérieusement Pauline, Ti-Guy croit que celle-ci, par ses « violents soulagements » (P.P., p. 107), l'aidera à calmer son pressant besoin de contentement. Même s'il promet d'être fidèle quand ils officialisent leurs fréquentations, Ti-Guy est rapidement las de son épouse. Avec Betty, le même phénomène se produit, car Ti-Guy n'arrive pas à supporter la routine et ressent la nécessité constante d'être le point de mire de tous les regards féminins qu'il croise. L'exclusivité est donc une notion étrangère à celui qui trompe sa femme lors de ses voyages d'affaires et ou encore avec les danseuses nues de l'hôtel du village. La répétition des infidélités de Ti-Guy est attribuable à ses influences hystériques et à son éternelle insatisfaction, qui font en sorte qu'il n'arrive jamais à se contenter, n'ayant « trouvé d'autre recours qu'entretenir sans cesse, dans ses fantasmes et dans sa vie, l'état pénible d'insatisfaction⁴⁰ », cherchant à éviter « le danger suprême d'être un jour ravi par l'extase et de jouir jusqu'à la mort ultime⁴¹ ».

Une fois célibataire, après ses deux divorces, Ti-Guy s'en donne à cœur joie en aimant une femme différente chaque soir. En perpétuelle quête d'affection, Ti-Guy exprime le désir de séduire et d'être séduit. Il souhaite prouver qu'il a du succès avec les femmes, en conquérant indistinctement jeunes demoiselles et dames d'âge mûr. Il arpente

38. Quentin Debray et Daniel Nollet, *op.cit.*, p. 34.

39. *Ibidem*.

40. Juan David Nasio, *op. cit.*, p. 19.

41. *Ibidem*.

donc les bars afin d'amener des femmes de tous âges vers son lit. Comme Don Juan qui se sent « un cœur à aimer toute la terre⁴² », Ti-Guy cherche la séduction à tout prix, sexuelle de préférence, afin de combler ses pulsions. Il entre cependant dans une phase d'apaisement tandis qu'il rencontre celle auprès de qui il apprendra enfin à découvrir qui il est, Jovette.

5- L'apaisement

La multiplication des conquêtes ne satisfait pas Ti-Guy : elle le laisse plutôt avec un sentiment de frustation, de vide. Quand sa mère lui annonce qu'elle a croisé Jovette Biron, Ti-Guy reste rêveur. Il se met à penser à celle qui, du temps de son mariage avec Pauline, l'a si souvent sorti du pétrin, celle qu'il a lui-même sauvée des griffes de son père à maintes reprises. Le cœur infidèle de Ti-Guy se met alors à battre pour Jovette. Le séducteur n'a plus envie de chasser, mais il a plutôt envie de ranger les armes afin de se consacrer entièrement à cette femme. Tandis qu'ils entament leur relation, Ti-Guy est transformé : « [j]’suis amoureux ! » (R., p. 211) Le comportement et l'attitude du séducteur changent du tout au tout, l'amenant à devenir un père dévoué et un amoureux fidèle. Jovette le comble. Quand ils font l'amour pour la première fois, Ti-Guy n'agit pas avec Jovette comme avec ses flammes antérieures. Il est plutôt tendre et ardent, « comme un véritable amant » (R., p. 213), mais Jovette s'inquiète de l'infidélité chronique de Ti-Guy. Elle craint que la lassitude ne le gagne une fois la routine installée, mais jusqu'à la fin du récit, l'amour que Ti-Guy porte à Jovette fait de lui un homme d'une fidélité surprenante.

42. Molière, *Dom Juan* (1665), Montréal, Beauchemin, 1999, p. 16.

La quête identitaire de Ti-Guy se déploie en une succession de femmes. Plusieurs furent des initiatrices, ayant conforté Ti-Guy dans son rôle de séducteur : Pauline, auprès de qui il est passé d'homme-enfant à adulte avec des responsabilités à assumer; Madeleine, qui lui a enseigné l'élégance et qui l'a choyé comme une mère l'aurait fait; Betty, qui lui a fait croire l'espace d'un instant qu'il avait enfin trouvé son âme sœur, mais qui s'est vue trompée dès la routine installée; et finalement, Jovette, avec qui il est arrivé à la paix intérieure tant désirée. Reste à voir comment son fils, Dédé, refait à sa manière le parcours de Ti-Guy, en se promettant d'être encore plus vorace que lui.

C- DÉDÉ : « J'ME CHERCHE, MAIS J'AI PAS ENCORE TROUVÉ »

Fils conçu accidentellement par Pauline et Ti-Guy, André Gaudrin, dit Dédé, vit depuis sa toute jeune enfance tiraillé entre une mère qui n'arrive pas à l'aimer, un père qui se fiche de lui, et une grand-mère, Emma, qui le chérit et tente de son mieux de l'élever. Pauline étant décédée, Emma agit comme sa mère de substitution. Elle a beau plaider qu'elle n'est plus capable de prendre soin de son petit-fils, il n'y a rien pour faire fléchir Ti-Guy et lui faire prendre en charge son fils. C'est ce rejet de la part du père et cette substitution de la figure maternelle de Dédé qui forgeront les bases de la personnalité du rejeton. Sans repères, Dédé se tourne vers autant de sources d'affection que possible en dehors du noyau familial, cherchant lui aussi à devenir le centre d'attraction de tous les regards.

1- L'éveil à la sexualité du « p'tit cœur »

Enfant, Dédé est particulièrement sournois et détestable. Avec un ami, il multiplie les mauvais coups, tels que martyriser des animaux : « [u]n gros ouaouaron [...]! Dédé lui a mis une cigarette allumée dans' yeule pis l'gros crapaud a pompé jusqu'à c'que l'ventre y'éclate! » (R., p. 12) La grand-mère, exaspérée par le comportement de celui qu'elle surnomme son « p'tit cœur » (R., p. 57), se plaint à Ti-Guy, qui réplique : « [t]’avais juste à l’laisser à sa mère dans l’temps! » (R., p. 14) Le père de Dédé est conscient que sa mère a arraché son fils à Pauline, c'est donc à elle que revient dorénavant l'obligation de s'en occuper. Puisqu'il est laissé entièrement entre les mains de sa grand-mère qui ne lui pose aucun interdit, Dédé apprend à la manipuler et à obtenir tout ce qu'il veut d'elle. Emma étant la véritable figure maternelle du rejeton, son influence est très grande sur l'adulte que deviendra celui-ci :

Sa capacité d'agir ainsi [se mettre dans la peau de l'enfant] avec amour et compassion est étroitement liée à la culpabilité et au besoin de réparer. Si cependant, la culpabilité est trop forte, cette identification peut la conduire à se sacrifier totalement à l'enfant, ce qui est très désavantageux pour lui. Nous savons tous qu'un enfant élevé par une [figure maternelle] qui l'inonde d'amour et qui n'attend rien en retour devient souvent égoïste. Chez un enfant, une absence de la capacité d'aimer et d'apprécier est, dans une certaine mesure, le signe d'une culpabilité trop forte de la mère. La trop grande indulgence de celle-ci tend à accroître la sécurité et, de plus, ne donne pas assez de latitude aux propres tendances de l'enfant de réparer, de se sacrifier quelques fois et de prendre vraiment les autres personnes en considération⁴³.

C'est parce qu'Emma le couve que Dédé devient un jeune garçon à la personnalité mesquine. Pour se disculper, la grand-mère attribue le mauvais caractère de Dédé à

43. Melanie Klein, *L'amour et la haine: le besoin de réparation, étude psychanalytique*, Paris, Payot, 1968, p. 101.

l'hérité de Pauline, en refusant de voir la part de Ti-Guy et sa propre influence dans le caractère de son petit-fils. En fait, Dédé semble mal se comporter dans le but d'attirer sur lui l'attention de sa grand-mère, mais aussi de son père. Comme l'ont fait Pauline et Ti-Guy par le passé, Dédé saisit toutes les opportunités qui s'offrent à lui, bonnes ou mauvaises, pour susciter l'intérêt de ceux qui l'entourent.

Ce besoin d'être le centre d'attention se manifeste également dans les premières expériences de Dédé, qui connaît sa période d'éveil à la sexualité quand il rencontre un vieil homme du village, le père Arthur. Ensemble, ils consomment de l'alcool, puis Dédé offre son jeune corps aux mains usées de l'homme, qui lui donne ensuite rétribution. Même lors des premiers balbutiements de sa vie sexuelle active, au moment des attouchements du père Arthur, Dédé fait appel à l'ivresse pour s'abandonner et reçoit des cadeaux à la suite des faveurs octroyées. Il y aura répétition dans ses autres relations, tandis que le même schéma sera repris. De plus, le père Arthur, qui semble plutôt repoussant et de statut social plus que modeste, captive le jeune garçon et cette attirance pour les gens appartenant à des classes populaires sera aussi présente dans les relations futures de Dédé. Il est donc possible d'affirmer que les caractéristiques principales des éventuels amants et maîtresses de Dédé se dessinent dans les traits du père Arthur. Comme Ti-Guy, Dédé veut séduire peu importe le prix, de manière à se sentir aimé ou, du moins, apprécié. À cette époque, également, Dédé découvre la sexualité avec un autre garçon. En effet, son ami et lui explorent leurs corps dès qu'Emma a le dos tourné : « ce que mémère ignorait lorsqu'elle sortait et qu'il était seul avec un copain, c'était ce qui se passait dans sa chambre. La découverte l'un de l'autre, quoi ! Premières armes, premiers mouchoirs de papier... de puberté » (R., p. 44). Les premières expériences sexuelles du

jeune Dédé se déroulent avec des hommes, d'abord le père Arthur, puis son copain, révélant ses tendances homosexuelles, qui tourmenteront plus tard Dédé quand il découvrira son penchant pour les femmes. Laissé à lui-même, Dédé fait ses découvertes sans modèle masculin à suivre autre que son père; c'est durant cette période qu'il voit comment Ti-Guy se comporte avec les femmes, étant témoin de ses infidélités. La figure masculine dominante dans sa vie est ainsi un homme à la sexualité débridée, ne pouvant être fidèle et ne pensant qu'à sa propre satisfaction.

Constraint de quitter ses premiers initiateurs, Dédé déménage avec toute sa famille à Montréal. Cette arrivée dans la grande ville amène le garçon à se prostituer : « Dédé, en digne fils de Ti-Guy, adorait être désiré. Il se savait beau, il se gavait de compliments, et en le charmant habilement, on pouvait tout obtenir de lui... ou presque » (R., p. 55). Encore une fois, Dédé ne se donne pas gratuitement, puisqu'il doit d'abord recevoir des compliments. Le fils de Pauline est à la recherche de tendresse et d'attention, en plus de viser la satisfaction de ses désirs charnels. Il est intéressant de remarquer que le narrateur fait usage d'un terme à connotation orale, « gavait », pour parler de la façon dont il accueille les compliments. Dédé semble ainsi avoir retenu une certaine part d'héritage de sa mère, dont la prédominance orale a été soulignée précédemment et sera abordée plus longuement dans le chapitre suivant. En se rendant à la gare recevoir des caresses, Dédé fait comme Pauline le faisait jadis au port : il reproduit les comportements de celle qui lui a donné la vie, sans savoir que c'est ce qu'elle a fait au même âge, c'est-à-dire entreprendre une quête inlassable d'affection et d'estime de soi.

Dédé cherche à découvrir qui il est à travers la fréquentation d'hommes d'âge mûr, c'est pourquoi il implore sa grand-mère de lui offrir les services d'un professeur privé. Celle-ci accepte et Dédé commence à suivre les cours de M. Douilly. Il recherche l'attention et la proximité physique avec cette figure masculine et est ravi d'être seul avec le professeur, car « il [a] toute à lui... l'attention de monsieur Douilly » (R., p. 61). Dédé veut compenser l'absence de son père en trouvant d'autres hommes pour l'apprécier et s'occuper de lui. Pareillement à sa relation avec le père Arthur, Dédé aime être l'unique centre d'intérêt de cet homme.

2- *L'adolescence ou les premiers émois du petit cœur*

Bien qu'il soit attiré par monsieur Douilly et les hommes de la gare, Dédé, à treize ans, devient amoureux d'une jeune fille de son âge, Nadine. Dès qu'il entreprend une liaison avec elle, Dédé devient fidèle et ne se laisse plus courtiser par d'autres. Le jeune homme est enchanté par cet amour naissant : « André “Dédé” Gaudrin était, tout simplement, follement amoureux » (R., p. 56). Au bout de trois ans d'une relation chaste, Dédé découvre qu'il est trompé par sa belle, et « se [sent] humilié d'être ainsi rejeté » (R., p. 68). Exprimant sa dépendance envers le regard d'autrui, il recommence à se prostituer afin de trouver de l'affection ailleurs qu'auprès de sa copine. Malgré tout, le couple reste ensemble et Dédé redevient loyal pour un temps, jusqu'à ce qu'il succombe aux charmes d'une dénommée Rita, grassouillette jeune fille vivant sur la butte du village de St-Calixte, qui n'est pas sans rappeler Pauline. Dédé, en craquant pour Rita, signe la fin de la relation avec Nadine et le début d'une nouvelle ère de son existence.

La rupture des jeunes amants vient marquer l'entrée dans l'âge adulte du fils de Pauline et Ti-Guy. Cette évolution est visible dans une remarque faite à Emma : « arrête de m'appeler ton p'tit cœur » (R., p. 94). En abandonnant ce surnom, Dédé désire qu'on le considère davantage comme étant mature. Il souhaite passer de l'enfant à l'homme en devenir. C'est à partir de ce moment que la sexualité prend une place prépondérante dans la vie du jeune Gaudrin. Dédé décide de vivre une vie comme son père, faite de sexe et d'aventures :

Il allait faire de sa vie un long voyage, prendre tous les trains qui allaient passer, ne jamais rester sur le quai, et « embarquer » les yeux fermés, au risque, qu'un jour, l'un des wagons déraille. Il allait tout prendre, ne rien laisser passer. À l'instar de son père, mais en allant plus loin. Et à l'insu de sa grand-mère (R., p. 112).

En mentionnant qu'il souhaite prendre « tous les trains », Dédé signifie qu'il veut tenter tous les types d'aventures, tant avec des hommes qu'avec des femmes, dans le but de vivre pleinement son existence et trouver sa valeur dans le regard de la multitude. La tendance hystérique du personnage de Dédé se manifeste quand il affirme vouloir « tout prendre » : c'est pour *se* valoriser, *se* sentir aimé qu'il cherche à séduire.

Désireux de s'affirmer, il abandonne ses études pour faire son entrée sur le marché du travail. Dans ce nouvel univers, Dédé fait la rencontre d'Irving Stein, qui le charme à grand renfort de promesses et de compliments. En état d'ébriété, Dédé accepte de se donner à lui, car l'alcool chasse ses inhibitions. Faute d'obtenir de l'affection auprès de son père, Dédé se laisse tenter par cette autre figure masculine qui lui en témoigne. Rapidement, Dédé découvre qu'il est trompé par M. Stein et perçoit ce geste comme un « affront », mais aussi un « rejet » (R., p. 135). Celui qui prête son surnom au troisième

tome de la trilogie de Monette mérite encore son titre de rejeton : son amant l'a remplacé par un autre jeune homme, le reléguant du même coup au second plan. C'est pourquoi Dédé se sent « humilié d'avoir été rejeté » (R., p. 139). En quête de virilité, Dédé est frustré d'être laissé pour compte, en plus d'être jaloux de la beauté de son père, qu'il voit comme un idéal esthétique qu'il cherche à surpasser. En plein désarroi, il tente d'apporter de grands changements à son existence. Sa grand-mère l'aide à voir les possibilités d'avenir qui s'offrent à lui : « [m]oi, un Gaudrin, j'vois ça avec une chemise blanche pis une cravate » (R., p. 137). Comme le lui suggère Emma, Dédé aspire à une vie meilleure, à un emploi où il se sentira enfin valorisé.

3- Dédé, le bourreau des coeurs

Devenu gérant d'une boutique de fantaisie⁴⁴, Dédé fait la rencontre d'une multitude d'individus, tous très différents, dans le quartier qu'il fréquente désormais. Ces nouveaux acteurs jouent un rôle primordial dans la quête identitaire de Dédé. Celui-ci fait d'abord la connaissance de Patricia, une femme à la carrure de lutteur. Le jeune homme découvre en Patricia celle qui l'initie aux relations sexuelles complètes, car « [a]ussi charnel que son père, aussi insolent que sa mère, Dédé [est] frustré d'être encore “vierge” à seize ans » (R., p. 147). Quand elle l'accueille chez elle, Patricia a tout, en apparence, de la mère de Dédé : « Patricia, frisée, fardée » (R., p. 150) et « poudrée, fardée, parfumée, [avec] sur le dos une robe de chambre en chenille » (R., p. 152). Ce portrait rappelle beaucoup celui de Pauline, que l'on décrivait ainsi du temps de l'ermite, avec sa « robe de chambre en chenille rose » (E., p. 77), ses cheveux « courts et frisés [...] du fard aux

44. L'auteur présente la *boutique de fantaisie* comme étant un établissement où l'on vend des « cadeaux, des bijoux, des briquets, d'la vaisselle... » (R., p. 145).

joues » (E., p. 15). Ce qui accentue la ressemblance entre Pauline et Patricia réside dans le fait que l'initiatrice de Dédé est, elle aussi, plutôt corpulente. Le narrateur souligne même que Dédé « s'était livré [...] à une femme qui avait à peu de choses près, le corps, les vertus et les vices... de sa défunte mère » (R., p. 155). Cela porte à croire que, si la quête identitaire de Dédé l'a mené vers des substituts de figures paternelles, il en est de même en ce qui concerne sa mère, qu'il retrouve à travers Patricia. La ressemblance avec Pauline est telle qu'il y a reprise des mots de la conversation entre les deux parents de Dédé, tandis que Patricia demande à Dédé : « As-tu aimé ça, au moins ? » (R., p. 154), faisant écho à ce que Pauline a jadis demandé au père du rejeton après leur première fois, au moment où elle avait initié celui-ci aux relations complètes : « As-tu aimé ça, Ti-Guy ? » (E., p. 134). La réponse évasive qui suit la question, « Oui, oui », est d'ailleurs la même de la part du père et du fils, amplifiant du même coup la similitude entre les deux relations. Le passage de Patricia dans la vie du rejeton a pour effet de le conforter dans son rôle de séducteur, et agit comme catalyseur, de sorte que Dédé multiplie par la suite les conquêtes. De nombreuses femmes se succèdent dans les bras du jeune homme, mais une constante demeure : toutes offrent une monnaie d'échange à Dédé, qui refuse de se donner gratuitement, devenant « gâté pourri par [les] largesses » (R., p. 157) de ses maîtresses. Dédé aime être choyé par ses amantes d'âge mûr, tout comme le faisait son père lorsqu'il fréquentait Madeleine. Pauline, elle aussi, appréciait retirer des avantages de ses multiples aventures : l'hospitalité sans borne de Sam, l'espoir d'une vie nouvelle avec Marcel, etc. Il apparaît donc que Dédé reproduit les comportements de ses parents quand il fréquente une kyrielle de femmes. Dédé s'est lancé dans une quête identitaire qui ressemble grandement à celles de Pauline et Ti-Guy, cherchant à retrouver l'une et à imiter l'autre à travers ses conquêtes amoureuses.

Le fils de Pauline et Ti-Guy donne toutefois l'impression d'accéder à une certaine stabilité quand il fait la rencontre de Jacquie, un mannequin à la beauté hors du commun. Il est fasciné par l'apparence de la jeune femme, qui elle, est follement amoureuse de lui. Dédé ne partage pas les sentiments de sa nouvelle conquête : comme son père avec Betty, il ne peut se contenter de sa reine de beauté, qu'il trompe avec des femmes quelconques. Dédé cumule les infidélités et se noie dans l'alcool. Il exprime même le désir de s'enivrer quand il se trouve avec Jacquie, de laquelle il se dit amoureux : « Dédé se déboucha une bière [...]. Dans les bras l'un de l'autre, passionnés, amoureux, ils se laissèrent glisser par terre [et] il ne put s'empêcher d'aimer à en mourir un tel corps de déesse » (R., p. 164-165). Dédé a l'impression qu'il peut contrôler Jacquie, qu'il peut lui faire faire tout ce qu'il souhaite : « Dédé [...] se surprit à penser qu'il pouvait l'avoir à ses pieds » (R., p. 165). Enivré par le pouvoir qu'il exerce sur elle, Dédé profite de la situation. Faisant montre, lui aussi, de dépendance active, Dédé s'accroche à celle qui peut combler ses désirs en la rendant elle-même dépendante de lui. Cette relation où l'un prend mais ne donne pas s'essouffle néanmoins rapidement.

4- La remise en question du sans cœur

Dédé est intimidé par le vocabulaire de Jacquie. En sa compagnie, il sent qu'il n'est pas à la hauteur, à l'image de sa mère avec Jovette qui jouait à la bourgeoise. Puisque Jacquie ne correspond plus à ses aspirations, le jeune homme est donc de plus en plus tenté par une nouvelle flamme, Benny, le cordonnier : « [à] l'instar de sa mère, Dédé était beaucoup plus attiré par la basse classe que par l'élite » (R., p. 179). Le côté populaire et le corps musclé de Benny séduisent grandement Dédé. Benny devient celui qui initie Dédé aux relations homosexuelles entières. En apparence, Benny ressemble

énormément à Sam, que Pauline a aimé autrefois : « Un homme chauve [...] les bras musclés. Un homme d'un certain âge » (R., p. 167), avec « sa musculature, sa carrure et son cou de lutteur » (R., p. 172), « [un] corps de 'gladiateur' qui aurait certes, jadis, plu à sa mère » (R., p. 173). La reprise des caractéristiques physiques de Sam indique que Dédé est confronté au même genre de mentors que sa mère. Un parallèle peut également être dressé entre Patricia et Benny, puisqu'ils sont les deux initiateurs de Dédé : ils sont issus des classes populaires et sont dotés d'une forte musculature. De surcroît, ces deux personnages proposent une répétition de la vie de la mère de Dédé, c'est pourquoi ils jouent un rôle aussi majeur dans la vie du rejeton. Ils sont deux des personnages qui contribuent le plus à forger l'identité de Dédé, en plus d'être les seuls amants à qui le jeune homme se donne sans rien demander en échange. Il y a même répétition dans les actions de Dédé, étant donné qu'il satisfait Benny comme sa mère le faisait avec ses amants d'autrefois. Effectivement, la narration reprend une formulation au sens similaire au moment de décrire les gestes de Dédé et de sa mère pour aborder la manière dont il satisfont leurs amants : « [Dédé fit] ce que [Benny] attendait de lui » (R., p. 183). Par le passé, Monette disait que Marcel réclamait « son "dû" » (E., p. 255) à Pauline, et qu'elle « [devait] se soumettre à tous [les] fantasmes [de Bruno] » (P.P., p. 306). Dédé et sa mère acceptent donc tous les deux de combler les désirs, quels qu'ils soient, de leurs amants, dans l'intention de conserver leur attention.

En revanche, sa relation avec le cordonnier amène Dédé à se remettre en question. Une fois l'acte consommé, Dédé regrette : « j'sais pas c'qu'y m'a pris » (R., p. 174), « J'vas trop loin... J'suis mêlé » (R., p. 175). La quête d'identité sexuelle de Dédé est tortueuse, puisqu'il ne sait pas si ce penchant homosexuel est sa véritable nature ou si ce

n'est qu'une passade. L'impression d'aller trop loin vient renforcer l'état de confusion dans lequel il se trouve. La structure hystérique, chez Dédé, se manifeste par un

grand investissement libidinal homosexuel [...] L'hystérique, dans son narcissisme phallique, reste tributaire des mécanismes d'identification imaginaire pour aborder la question de la différence des sexes : identification à l'homme, participant à son désir pour chercher la femme en son mystère. L'hystérique est malade de sa bisexualité et reste perplexe entre ses identifications masculine et féminine⁴⁵.

Dédé ne sait plus s'il doit s'identifier à Benny, s'il voit en lui un modèle, ou si le cordonnier est un obstacle sur le chemin de sa quête de soi. Ne sachant plus où il en est, s'il aime les hommes ou les femmes, Dédé se sent « [c]omplètement dérouté, honteux et heureux à la fois » (R., p. 175). Le désarroi du rejeton l'amène à faire le point sur ses désirs réels :

Ce n'était pas de Benny que Dédé avait peur... mais de lui. Parce qu'avec la bière et le vin triste, il savait qu'il allait être vulnérable. Et comme ses pulsions étaient démesurées lorsqu'il avait le moral atrophié, il se demandait s'il saurait surmonter son désir (R., p. 179).

Conscient que ses pulsions charnelles ont une grande emprise sur lui, Dédé cherche à se contrôler, mais ironiquement, consomme de l'alcool et amenuise ses capacités de raisonner avant d'arriver à se donner : « [q]uand j'bois, j'deviens un autre, j'fais des folies, des choses que j'devrais pas faire » (R., p. 185). Il se sent à la fois « content d'être allé jusqu'au bout, envahi de remords lorsqu'il n'était plus saoul » (R., p. 184). L'ambivalence émotionnelle de Dédé est présente chaque fois qu'il est en contact avec Benny et il tente de calmer ses sentiments de mal-être et de désespoir en allant boire avec

45. « Hystérie masculine », *Hystérie*,
<http://psychiatriinfirmiere.free.fr/infirmiere/formation/psychiatrie/adulte/pathologie/hysterie.htm>
 (page consultée le 20 avril 2008).

lui, sans plus, l'alcool apaisant ses démons intérieurs. Comme l'hystérique, le jeune homme à la recherche de soi est en « [q]uête d'amitié masculine dont le choix porte sur un homme qui a ce qu'il n'a pas, quelque chose de plus dont il croit manquer⁴⁶ ». Ce que Benny possède et que lui envie Dédé est son corps musclé. Dédé comprend que son physique n'a rien d'aussi imposant que celui de son amant, ni même que celui de son propre père et formule l'ambition de développer une stature plus forte. Néanmoins, le rejeton panique devant l'ambiguïté de ce qu'il ressent pour Benny et répète ce que sa mère a fait jadis à Sam : il s'enfuit sans laisser d'adresse, sans s'expliquer, quittant celui qui l'affectionnait. Le mal-être de Dédé est perceptible à travers des expressions telles « [é]tait-ce héréditaire que d'être à tout et à rien à la fois ? » (R., p. 184), « [ç]'a pas d'maudit bon sens ! J'suis pas un animal » (R., p. 185) et « [j] 'suis mal dans ma peau » (R., p. 186). Désemparé, Dédé se questionne à savoir quelle est l'influence de ses parents sur sa vie intime, tout en condamnant ses propres gestes.

La quête identitaire de Dédé n'est pas achevée comme il le dit lui-même, « j'me cherche, j'ai pas encore trouvé... » (R., p. 201), et c'est vers Jovette qu'il se tourne pour arriver à comprendre qui il est. À celle qui a bien connu ses deux parents, il demande : « [p]ourquoi ma mère m'a abandonné, Jovette? » (R., p. 253) Dédé suppose que c'est l'absence de Pauline et le manque d'intérêt de Ti-Guy qui l'ont poussé vers une pléthore d'autres bras. Le besoin de comprendre sa propre nature est criant chez Dédé : « [j]'ai besoin qu'on m'dise c'qui m'arrive » (R., p. 258), « [j]'me comprends pas, j'me suis jamais compris... », « j'suis-tu anormal ? » (R., p. 260) En faisant appel à Jovette, qui a aussi un passé trouble, Dédé veut faire cesser cette ambivalence qui le torture. Jovette

46. *Ibidem*.

propose des pistes de réponses, en émettant l'hypothèse que Dédé est comme sa mère et son père tout à la fois, cherchant à séduire à n'importe quel prix et à attirer l'attention de tous sur lui, à la recherche de l'affection qui lui a tant manqué. Enfin, Jovette suppose que l'absence de sa mère biologique y est pour quelque chose : « c'est peut-être parce que t'as manqué d'amour » (R., p. 261). Ce serait donc l'absence de Pauline qui serait à la source du parcours sinueux de Dédé. Jovette apaise assurément l'esprit de Dédé grâce à ses bons mots, mais la véritable source de paix provient de la fille de celle-ci, Laure.

5- L'apaisement

Dédé, dans la lignée de sa remise en question, se trouve à un carrefour de son existence : il n'a ni travail, ni copine. Il ne sait trop ce qu'il veut faire de sa vie. Ti-Guy lui offre une chance de repartir à neuf : il lui fait cadeau de la butte de St-Calixte. Ce lieu, empreint de symboles, est l'endroit où tout a commencé pour Pauline et où Ti-Guy a grandi. Ce présent offert à Dédé représente ainsi un retour aux sources et une opportunité de nouveau départ qui amène le jeune homme à devenir adulte. En devenant propriétaire de la butte, Dédé vit une coupure avec Emma. Pour la première fois, mère et fils de cœur sont séparés. C'est loin de celle qui a pris un soin jaloux de lui que Dédé arrive à s'émanciper. Un signe de ce passage à la vie adulte réside dans le changement de surnom de Dédé, le « p'tit cœur » devient officiellement « mon homme » (R., p. 247).

Dans sa nouvelle vie d'adulte, Dédé fait la connaissance de Laure, la fille de Jovette, et cette rencontre s'avère décisive dans le parcours identitaire du rejeton. Effectivement, Dédé est foudroyé par l'amour au contact de Laure. Il souhaite la séduire, la conquérir, mais elle est plus distante. Même si elle ignore tout du passé de Dédé, Laure

est prudente et n'ose pas trop s'investir dans leur relation. Le fils de Pauline et Ti-Guy doit alors, pour la première fois de sa vie, apprendre à contrôler ses pulsions et à charmer non pas pour être admiré, mais pour être aimé sincèrement. En respectant le désir de chasteté de Laure, Dédé dompte tant bien que mal ses démons et tente de se comprendre. Il a cependant besoin d'un point d'appui pour l'aider à rester dans le droit chemin et c'est à Laure qu'il demande de le soutenir. Il lui dévoile alors les détails de son adolescence, en précisant qu'« [y]a des jeunes qui ont jamais été des enfants... » (R., p. 342) Comme sa mère qui n'a jamais été adolescente, Dédé considère ne pas avoir eu d'enfance, ses multiples aventures l'ayant fait grandir avant son temps, lui faisant répéter la jeunesse malheureuse de Pauline. En dévoilant son passé à Laure, Dédé omet les deux personnes à qui il s'était donné sans rien attendre en retour, Patricia et Benny. À la suite du récit, Laure questionne l'orientation sexuelle de son amoureux. Elle se demande s'il s'est plu avec les hommes et cherche à comprendre la vraie nature de Dédé. Le rejeton exprime sa peur de lui-même et recherche maintenant le support inconditionnel de son amoureuse, qui accepte de l'épauler.

La quête identitaire du rejeton s'achève avec la rencontre de Laure, car c'est grâce à elle que Dédé peut enfin cesser de chercher sa valeur dans le regard de l'autre. Il a finalement trouvé celle qui l'aimera sans condition, qui acceptera tous les fantômes de son passé et désirera fonder une famille avec lui. Dédé se réalise finalement dans une vie de couple harmonieuse et un rôle de père qui le comble. Au moment de la naissance de sa fille, Dédé exprime sa reconnaissance à Laure en disant : « tu vois comme j'suis rendu loin avec toi, Laure ? T'as même réussi à faire un père avec moi ! » (R., p. 400) Le rejeton, celui qui n'a pas suscité le moindre intérêt chez ses parents, se promet dès lors

que sa fille ne manquera jamais de rien, tentant par le fait même d'éviter de répéter les erreurs de ses parents.

La conclusion de la trilogie se fait sur une scène qui réunit l'ensemble des trois romans. Les amants sont enlacés sur la butte et Dédé assure à Laure qu'il l'«aime à en crever» (R., p. 405). Le lieu de l'action est riche de souvenirs et de valeur symbolique, puisqu'il est l'endroit où tout a commencé; et la déclaration de Dédé ne peut que rappeler l'irréparable commis par Sam en ce même lieu parce qu'il aimait Pauline à en mourir. Cette ultime promesse d'amour, qui se veut l'écho des faits et gestes des autres protagonistes, vient ainsi marquer la fin de la quête de tous les personnages, chacun ayant à sa façon atteint l'équilibre. Cependant, comme l'hystérique ne peut qu'apaiser temporairement ses démons, Dédé déclare avoir peur que «ça [le] suive toute sa vie...» et demande à Laure de le protéger, de l'aider à «chasser ce mal de [lui]» (R., p. 392), inquiet du passé pas si lointain enfoui en lui, menaçant de resurgir à tout moment, preuve qu'«il ne fallait jamais dire... jamais!» (R., p. 394)

CHAPITRE III

LE MANQUE À COMBLER

À vrai dire, nous ne savons pas renoncer à rien, nous ne savons qu'échanger une chose contre une autre; ce qui paraît être un renoncement n'est en réalité que formation substitutive⁴⁷.

L'hystérique, dans sa quête perpétuelle de satisfaction, ressent un vide incessant, impossible à combler, qui peut se manifester sous plusieurs formes. Dans un premier temps, les personnages expriment leur béance par le biais des pulsions qui les dominent, par exemple l'analité chez Sam et l'oralité chez Pauline. Pauline l'exprime aussi d'une autre façon : par la poursuite constante de formes d'estime. Elle recherche le désir dans le regard de tous ceux qui s'intéressent à elle. Elle ressent également le besoin de se sentir appréciée dans sa quête ininterrompue de substituts paternels, de figures de remplacement pour la famille qu'elle n'a jamais eue. Des années plus tard, son fils Dédé reprend la même quête et cherche à combler ce déficit d'affection causé par l'absence de ses parents.

En ce qui concerne Jovette et Ti-Guy, leur manque s'exprime sous la forme de la recherche d'amour. Ils sont sans contredit des personnages cruciaux de la trilogie, malgré leur statut d'acteurs secondaires. Ce sont eux qui vont agir tantôt comme catalyseurs, tantôt comme obstacles, dans les parcours des autres personnages de la trilogie. Mais

47. Sigmund Freud, *Essais de psychanalyse appliquée*, Paris, Gallimard, 1933, p. 71.

qu'en est-il de leur propre manque à combler ? Jovette, après les traumatismes qu'elle a vécus durant sa jeunesse, vit un manque qui s'articule autour de la castration : elle tente désespérément de se couper de l'image de son père incestueux en se tournant vers des objets de désir qui lui sont diamétralement opposés. Ti-Guy, lui, est régi par la frustration : sa quête inlassable d'amour dans les draps de toutes les femmes qu'il croise exprime son manque affectif. Étant donné que nous avons déjà abordé ces deux aspects dans le précédent chapitre, nous n'y reviendrons pas plus en détail ici. Leur manque respectif semble comblé au contact de l'autre.

Avant d'analyser le manque à combler chez Sam, Pauline et Dédé, cependant, il convient de prendre un instant pour définir ce qu'est le manque. Dans son ouvrage *La relation d'objet*⁴⁸, le psychanalyste Jacques Lacan propose la définition de trois types d'insuffisance. En premier lieu, il aborde la privation, c'est-à-dire, tout ce qui est de l'ordre de l'absence. Il explique que cela consiste à se sentir privé de ce que l'on n'a pas. Il s'agit du manque réel d'un objet symbolique, comme le désir du phallus chez une femme, par exemple. Ainsi, la privation est un trou, une lacune que ressent l'individu. Lacan présente ensuite la frustration, qui est du domaine de la revendication, qu'il définit comme le désir d'une chose sans la possibilité de satisfaction ou d'acquisition. La frustration représente une exigence effrénée, le manque imaginaire d'un objet réel, comme par exemple l'envie incessante de boire même sans soif réelle. Enfin, Lacan traite de la castration, soit une dette symbolique, le manque symbolique d'un objet imaginaire : « [l]a castration correspond au renoncement du sujet à s'assurer en l'Autre la garantie

48. Jacques Lacan, *La relation d'objet*, Paris, Seuil, 1994, p. 36-37.

d'une jouissance⁴⁹ », c'est-à-dire qu'il accepte de se tourner vers une autre source d'apaisement de ses désirs, étant donné l'impossibilité d'être satisfait par l'Autre. Ce sont donc ces trois termes de référence en ce qui concerne le manque de l'objet qui seront utilisés pour décrire les relations des personnages centraux de la trilogie. Les protagonistes à dominante hystérique souffriront principalement d'un manque de l'ordre de la frustration, bien que la privation et la castration puissent également avoir une certaine influence.

A- SAM OU LE DÉSIR DE POSSÉDER

[Les possessions] sont des garanties contre nos craintes d'un vide intérieur⁵⁰.

Sam Bourque, au moment de sa rencontre avec Pauline Pinchaud, vit seul depuis dix ans. Il est autonome et s'accommode de sa modeste cabane. L'arrivée d'une autre personne à faire vivre n'est pas sans le bouleverser : il comprend rapidement qu'il devra modifier ses habitudes du tout au tout. D'emblée, Sam exprime des réticences : « [l]ui qui avait maugréé contre une couleuvre de trop dans... sa chiotte » (E., p. 14) accepte difficilement d'assumer la subsistance d'une autre personne. Le charme de Pauline opère toutefois : l'ermite accepte de prendre le contrôle de la situation et d'installer la belle chez lui. Sam se pose, au départ, comme une figure d'autorité dans la relation, car il est celui qui tient les cordons de la bourse. Pauline accepte cette dynamique en reconnaissant que

49. Jean-Pierre Lalloz, « La notion de castration en psychanalyse », <http://www.philosophie-en-ligne.com/page67.htm> (page consultée le 20 juin 2008).

50. Joan Rivière, dans Melanie Klein, *L'amour et la haine: le besoin de réparation, étude psychanalytique*, Paris, Payot, 1968 , p. 40.

c'est lui qui la prend en charge : « [t]u m'héberges, tu m'nourris » (E., p. 18). Déjà, Sam fait montre de sa dominante anale, en tenant farouchement à ses possessions, tandis que Pauline laisse entendre que c'est l'oralité qui prime chez elle. Quand elle s'installe chez lui, Sam demande à Pauline si elle a faim et la jeune femme reçoit la nourriture qu'il lui offre, mettant en place le schéma anal/oral qui guidera toute leur relation. Nonobstant l'affection qu'il développe pour la jeune servante, Sam garde constamment la fragilité de ses économies à l'esprit et considère Pauline comme « une bouche de plus à nourrir », « un ventre qu'il aurait à remplir » (E., p. 19). Il questionne Pauline sur ses avoirs financiers et est malheureux de voir qu'il devra débourser pour ses moindres besoins. Bref, il y a conflit entre les tendances dominantes de Sam et de Pauline : l'ermite veut protéger sa fortune avant toute chose et réprime ses désirs charnels de peur d'avoir la jeune femme trop longtemps sur les bras, car « [il] crai[nt] pour son argent » (E., p. 42) et « ce qui le min[e], c'[est] le rituel. [...] Oui, surtout la bouffe qu'elle consomm[e] sans même s'en faire avec ce que cela coût[e] » (E., p. 71). L'oralité dévorante de Pauline et l'analité envahissante de Sam s'opposent donc.

Plus le temps passe, cependant, plus les défenses de Sam s'amenuisent. Pauline a compris comment mettre le vieil homme à sa merci et le manipule avec ses attributs physiques : « Pauline se ren[d] compte de jour en jour que Sam [est] de plus en plus à ses pieds. Une situation qu'elle contrôl[e] de son savoir-faire » (E., p. 159). L'attachement de l'ermite devient plus fort et « Sam imagin[e] mal le jour où la cambuse redeviendr[a] silencieuse, morne, crasseuse et morte » (E., p. 56). Il comprend l'importance que Pauline prend désormais dans sa vie et craint le jour où celle-ci le quittera. Son attitude se transforme à ce moment : l'angoisse du manque d'argent se transmuer en peur de perdre

l'affection de Pauline. Sam entreprend alors de faire de Pauline sa possession : « [j']te garde, Pauline, j'te garde avec moi » (E., p. 99). Il témoigne de sa capacité à gérer ce qui lui appartient, suivant le mode expulsion/rétention : il offre sa tendresse, mais garde autant que possible son argent et la compagnie exclusive de Pauline. Il n'apprécie pas que celle-ci manifeste le désir de voir d'autres personnes que lui, craignant plus que tout qu'elle succombe aux charmes d'un nouvel homme. Quand il sent que Pauline lui échappe, il cherche l'argument qui ferait en sorte de la convaincre de demeurer sienne, souhaitant « tenir entre ses mains le nœud qui la ficellerait à lui » (E., p. 202). Puisqu'il a ouvert son shack, son portefeuille et son cœur à Pauline, il n'accepte pas qu'elle puisse s'éloigner de lui, manifestant ainsi sa peur de se retrouver seul après avoir connu l'ivresse de la vie avec elle.

Les craintes de l'ermite se confirment : Pauline le quitte. Le changement de comportement qui s'était opéré en lui perd tout son sens et les valeurs de Sam sont à nouveau bouleversées. Puisque le mode du manque de l'objet de la phase anale est la privation, Sam se sent vide après le départ de son amante. Il a perdu celle en qui il fondait tous ses rêves de bonheur et celle qu'il considérait sienne. De plus, Pauline laisse derrière un homme qu'elle a dépouillé d'une grande partie de sa maigre fortune et qui se retrouve dans une situation financière précaire. Sam voit ses repères détruits et ses espoirs anéantis. Devant un tel revers, « Sam ne [vit] plus » (E., p. 287) et trouve son existence solitaire « pire que le cimetière » (E., p. 288). Il cesse de s'alimenter et ne fait que s'enivrer. N'arrivant plus à prendre soin de lui-même, il devient tel un bambin privé de ce qui lui fait le plus envie et ne peut que « pleurer comme un enfant » (E., p. 409). Sam, l'homme mûr, est devenu vulnérable et de incapable gérer sa peine. Il met alors fin à ses

jours, souffrant trop du vide laissé par Pauline, tuant son désir de posséder du même coup : pour lui, le « manque au niveau de “l’avoir” s’inscrit comme manque à être⁵¹ », ce qui fait en sorte qu’il n’arrive plus à exister. C’est donc sur le mode de la privation, du vide, que s’achève l’existence mouvementée de Sam Bourque, dit l’ermite.

B- PAULINE, L’ÉTERNEL VENTRE CREUX

Avoir faim non d’un objet mais de la faim de l’autre : c'est moi la pomme dont tu as envie, mais tu ne m'auras pas. Je suis un fruit non comestible, une pomme en plastique⁵².

1- Le manque de nourriture

Le personnage central de la trilogie de Monette se définit par l’oralité et ses besoins envahissants de manger. Son patronyme même porte la marque de l’oralité, étant directement associé à la nourriture : « *Pain chaud* ». Le manque de nourriture est ici de l’ordre de la frustration, puisqu’il s’agit d’un besoin démesuré et imaginaire d’un objet réel. Le désir d’engloutir, de dévorer, est manifeste à travers les multiples relations de Pauline.

Quand elle habite avec l’ermite, manger représente l’activité de prédilection de Pauline, au grand dam de Sam, même si celui-ci fait sa conquête en lui offrant de petites douceurs, précisant que « ça [ne] ruine personne » (E., p. 33). Pauline apprécie les

51. Jacques André, Jacqueline Lanouzière et François Richard, *op. cit.*, p. 191.

52. Bernard Auriol, « Psychodynamique des organes urogénitaux », <http://cabinet.auriol.free.fr/psychanalyse/urogenitaux.htm>, 2004, (page consultée le 14 septembre 2008).

généreuses commandes qu'elle passe au marchand du village, profitant des largesses de Sam, afin de mieux pouvoir ensuite « savour[er] des yeux » et « “mang[er]” déjà tout ce qu'elle avaler[a] de bon cœur au cours de la journée » (E., p. 77). Cette vie oisive ne peut cependant durer toujours : les tensions s'installent entre Pauline et Sam, qui n'aime pas voir diminuer ses économies. Sam comprend d'ailleurs rapidement que, s'il veut s'en prendre à Pauline, il doit passer par l'oralité. Quand il veut la punir d'être sortie tard, il lui cuisine un repas à base de corneilles, ce qui insulte profondément la jeune femme. L'ermite, craignant de la perdre, cède et laisse Pauline recommencer à manger tout ce qu'elle veut. Leur relation est ainsi intimement liée à la nourriture et à l'argent, Pauline poussant même l'audace jusqu'à se « “bourrer la panse” avec l'argent de Sam » (E., p. 381) une fois partie à Montréal sans l'ermite. Ce sont les désirs oraux de Pauline qui passent en premier et ils sont assouvis grâce à Sam, qui lui doit réfréner son souci d'économie pour satisfaire celle qu'il aime.

Au moment de trouver refuge chez Jovette, Pauline nie que son embonpoint soit lié au fait qu'elle mange beaucoup, prétendant manger « raisonnablement » (P.P., p. 11), réfutant la prédominance de ses pulsions orales. Son amie, ne désirant pas la prendre en charge, lui trouve un emploi de ménagère, lui offrant du coup une nouvelle situation : « [s]ervante [...] logée, nourrie » (P.P., p. 30), « [s]ervante, logée, nourrie, pas d'troubles » (P.P., p. 31), et « [c]hambre privée, logée, nourrie » (P.P., p. 33). La répétition de « logée, nourrie » montre qu'elle a besoin d'un endroit où elle n'aura pas à assurer sa propre subsistance, où elle pourra manger autant qu'elle le désire, assouvissant alors ses pulsions, comme elle le faisait du temps de Sam. Pendant qu'elle œuvre comme

servante, elle s'empiffre encore une fois aux frais des autres, désireuse d'assouvir à tout prix sa frustration liée à l'oralité et d'apaiser son « appétit vorace » (P.P., p. 47).

Les interactions de Pauline avec les hommes permettent de déceler un lien étroit entre pulsions orales et sexuelles. Elle « dévor[e] des yeux » (P.P., p. 49) l'homme qu'elle désire, le fils de la maison où elle travaille, et devient ensuite « dévor[ée] des yeux » par Ti-Guy (P.P., p. 107) qui la trouve « si belle, si ragoûtante » (P.P., p. 112). Leur relation se détériore rapidement quand Pauline réalise que Ti-Guy ne se consacre pas qu'à elle. Elle lui reproche son regard infidèle et le somme de cesser de « mang[er] des yeux » (P.P., p. 165) les autres femmes qu'elles croient plus belles qu'elle. C'est donc en passant par l'oralité que Pauline explique le désir qu'elle voit transparaître dans le regard de son amoureux. Les pulsions scopiques de Ti-Guy déstabilisent Pauline, car il agit maintenant avec d'autres comme il se comportait auparavant avec elle :

[c'est] la pulsion scopique qui confère le caractère de beauté à l'objet désiré du monde sensible et permet au sujet de le « toucher des yeux » et de le déshabiller du regard. La jouissance scopique [...] que procure cette pulsion est la jouissance des spectacles⁵³.

En posant un regard admiratif sur une autre que Pauline, Ti-Guy fait en sorte que sa femme se sente dévalorisée et délaissée. Mécontent des reproches de son épouse, Ti-Guy réagit vivement en s'attaquant directement à la dominante de sa personnalité : « tu t'fermes la gueule ou tu t'arranges avec tout l'reste ! La mangeaille avec ! » (P.P., p. 200) Exaspéré, Ti-Guy agit de la même façon que Sam et profère des menaces qui atteignent directement Pauline et son obsession pour la nourriture.

53. Antonio Quinet, « Le trou du regard », http://lacanian.memory.online.fr/AQuinet_Troureg.htm, (page consultée le 14 septembre 2008).

L’union de Pauline et Ti-Guy se poursuit contre vents et marées, malgré les disputes et les mésententes. La grossesse de Pauline n’est pas étrangère à la prolongation de cette relation houleuse. Enceinte, la servante en profite pour donner libre cours à ses pressants désirs de nourriture, ce qui lui permet « aux yeux de tous, de manger... pour deux ! » (P.P., p. 161) À la suite de la naissance de leur fils, le mariage de Pauline et Ti-Guy est de plus en plus instable : les époux déménagent à St-Calixte, ce qui est loin de plaire à Pauline. Toutefois, une fois installée dans la maison de sa belle-mère, au village, elle découvre qu’elle a désormais accès à une provision quasi illimitée de nourriture. Cherchant à calmer sa frustration, elle mange tant et si bien que sa propre satisfaction passe avant l’amour qu’elle pourrait prodiguer à son fils nouveau-né : « [s]a gourmandise venait de l’emporter sur les craintes de son cœur de mère » (P.P., p. 228). Les pulsions orales de Pauline ont plus de pouvoir sur elle que ce qu’elle ressent pour Dédé, ce qui fait en sorte qu’elle le néglige au profit de sa voracité. Elle s’accommode finalement de leur installation à St-Calixte en compagnie de Ti-Guy et sa mère, sachant qu’elle y trouvera de quoi combler son manque alimentaire.

Elle reprend à ce moment le rôle qu’elle joue le mieux, sans l’apprécier pour autant : « Pauline, nourrie, logée, blanchie, se sentait encore une fois servante à temps plein du logis » (P.P., p. 231). De la même façon qu’avec ses anciens patrons, Pauline doit rendre service afin de pouvoir combler ses désirs oraux. Consciente de sa condition, Pauline constate : « [j]’suis juste nourrie, logée » (P.P., p. 242). Bien qu’elle puisse satisfaire momentanément son appétit, elle n’apprécie pas tellement d’entretenir la maisonnée sans salaire : « j’ai pas une chienne de cenne ! Tu m’donnes rien, ta mère non plus ! On m’nourrit, on m’héberge, pis c’est tout. Pis si j’mange trop, a me regarde de

travers ! J'pourrais-tu avoir queq' piastres à moi, des fois ? Tu sais, quand j'passe devant l'snack-bar... » (P.P., p. 240) Pauline exprime sa dépendance en soulignant qu'on ne lui donne rien. Certes, elle mange tant qu'elle veut, mais elle sent qu'on le lui reproche et n'a pas d'argent pour acheter la nourriture supplémentaire qu'elle désire. Ti-Guy rétorque en disant qu'elle devrait pourtant être heureuse, puisqu'elle a tout ce qu'il faut : « [i]ci, tu manques de rien, tu fais c'que tu veux, t'as un enfant, tu manges à ta faim... » (P.P., p. 240) Ti-Guy considère qu'elle mange suffisamment, donc qu'elle a tout pour être heureuse, connaissant bien les désirs de sa femme. « [L]avée, blanchie, 'bourrée' » (P.P., p. 278) par son mari, Pauline n'a, dans l'esprit de Ti-Guy, aucune raison valable de se plaindre.

Quand ils se quittent, Pauline perd sa source de nourriture et ne sait plus où se diriger : « [s]ans Ti-Guy, sans ce toit, sans la bouffe, la sécurité... Sa dépendance, quoi ! Sans tout ça, [elle prend] panique » (P.P., p. 256) et cherche à combler son vide intérieur d'une autre façon, en cherchant l'affection partout où elle pense pouvoir la trouver.

2- Le manque affectif

À l'extrême de l'amour, dans l'amour le plus idéalisé, ce qui est recherché dans la femme, c'est ce qui lui manque⁵⁴.

La lecture de la vie tourmentée de Pauline permet de déceler un grand vide affectif, perceptible dans toutes ses actions : où qu'elle aille, elle tente inlassablement de rencontrer quelqu'un qui saura l'aimer. Quand elle croit avoir enfin trouvé l'individu de

54. Jacques Lacan, *op.cit.*, p. 110.

ses rêves, elle s'y accroche de tout son être, trahissant un besoin criant de se sentir appréciée et protégée. Sous le signe de la frustration, le manque d'amour de Pauline la pousse vers tous ceux qui lui témoignent de la sympathie. Sa ribambelle d'amants vient combler momentanément sa carence.

C'est parce qu'ils n'arrivent pas à la satisfaire que les hommes se succèdent à un rythme effarant dans la vie de Pauline. Sam est le premier homme du récit à contenter, pour un temps, le manque de la jeune femme. La grande générosité et la tendresse de l'ermite séduisent rapidement Pauline, qui se sent appréciée quand elle se trouve à ses côtés : « [c]était la première fois que Sam lui faisait un compliment. Et le premier homme à lui dire qu'elle était belle. La plupart n'avait d'yeux que pour ses seins volumineux » (E., p. 50). Parce qu'elle trouve sa valeur dans le regard de l'ermite, elle s'éprend de lui. Elle s'abandonne alors à ses bons soins, car elle croit avoir trouvé en lui celui qui viendra remplir l'espace laissé béant par son père qu'elle n'a jamais connu, puis par ses multiples aventures. Pauline s'accroche à Sam, craignant d'être séparée de lui et forcée de retourner au travail : « [j]veux pas y aller, Sam ! J'veux pas t'quitter ! J'veux rester ici avec toi ! [...] J'ai pas envie d'partir, on commence juste à vivre... [...] J'suis heureuse avec toi ! J'me sens comme une vraie femme... » (E., p. 96-97) Pauline affirme se sentir entière en la compagnie de Sam, elle croit avoir trouvé celui qui fera en sorte qu'elle ne ressentira plus de vide. Elle se consacre à sa relation avec l'ermite, charmée par le sentiment de protection qu'il lui offre : « la tête sur sa poitrine, les jambes entre ses jambes, se sachant aimée et protégée à la fois, elle se sentait munie d'un bouclier à toute épreuve » (E., p. 372). Conformément à l'hystérique, Pauline est toutefois rapidement lassée par la fréquentation exclusive de Sam et recherche la compagnie d'autres hommes,

dans l'espoir de trouver quelqu'un qui la satisferait encore davantage. Ti-Guy fait alors une brève apparition dans la vie de Pauline; cependant, il est rapidement supplanté par un autre : Marcel.

Marcel Marande impressionne Pauline en lui faisant entrevoir un avenir rempli de promesses, mais ne remplit pas le vide que ressent la jeune femme bien longtemps, quoique celle-ci demeure attachée à lui bien après que leur feu de paille ne se soit éteint. Lors de leur courte union, Pauline apprécie se sentir importante auprès de Marcel, jouant à la maîtresse de maison, et aime croire que son soupirant est follement épris d'elle : « avec toi, ici, c'est l'paradis, Marcel » (E., p. 233). Pourtant, les signes du désintérêt de Marcel ne tardent pas à poindre : « plus "preneur" que... "donneur" » (E., p. 232), il lui ment impunément, la manipule et l'abandonne à la première occasion. Pauline doit alors se tourner vers d'autres pour calmer son besoin insatiable d'être aimée :

Pauline Pinchaud, enfant malheureuse d'une mère démente, ne recherchait pourtant qu'une certaine joie de vivre. Livrée dès son jeune âge en pâture à des hommes qui avaient abusé des premiers signes de sa puberté, elle n'avait connu depuis que des liaisons marginales, immorales, perverses [...] Car Pauline voulait dépendre, et non pas qu'on se fie sur elle. Elle voulait asservir, être des deux la plus faible et laisser le courage à l'autre, en cas d'intempéries. Ce qu'elle avait d'ailleurs toujours fait depuis qu'elle était devenue « femme ». [...] Et ce, depuis le jour où, condamnée à être servante, elle avait rêvé de contrer son destin (E., p. 372-373).

Faute de pouvoir assumer sa solitude, Pauline se lance dans une quête incessante d'amour.

Après l'échec de ses relations avec l'ermite et Marcel, Pauline commence à fréquenter des hommes qui, espère-t-elle, étancheront sa soif d'affection. Elle fait la rencontre de Réal Crête dans une période où elle est particulièrement « en manque » (P.P., p. 43). Le désir que ressent Pauline l'envahit et elle exprime un vif souhait d'être prise par Réal, « [t]elle une chatte en chaleur, elle espérait [...] qu'il abuse d'elle » (P.P., p. 44). Le choix du verbe « abuser » sous-entend que Réal pourra, à sa guise, user d'elle avec excès, voire même la détruire. Pauline semble donc être consciente que les appétits qui la régissent sont si forts qu'ils mèneront à son anéantissement, car « malgré le tort qu'il lui avait fait, elle ressentait encore des... pulsions! » (P.P., p. 63) Réal a beau profiter de la situation et entretenir une brève liaison avec celle qui est la servante de sa maison, Pauline, elle, voit encore en lui une source potentielle de satisfaction. Le traitement condescendant de Réal, qui déclare à Pauline qu'elle ne « fait [que le] soulager » (P.P., p. 55) et la force à démissionner, attise la colère de la jeune femme qui en vient à le haïr « au point de vouloir lui arracher la langue et... les couilles ! » (P.P., p. 63) Pauline, qui cherche à combler un manque de l'ordre de la frustration, souhaite châtrer celui qui ne la satisfait pas, de manière à l'empêcher de se tourner vers qui que ce soit d'autre : si son désir n'est pas apaisé par cet homme, celui de personne d'autre ne pourra alors l'être. Puisque Réal ne la comble pas, Pauline se dirige vers d'autres sources d'assouvissement.

Ti-Guy refait surface dans la vie de Pauline au moment où celle-ci est abstinente depuis une période qui lui semble une éternité. Le contact du jeune homme ravive les pulsions de Pauline, qui est tentée de s'abandonner : « [e]n chaleur, plus que chatte » (P.P., p. 115), « [e]lle redev[ient] bestiale » (P.P., p. 116) en fréquentant Ti-Guy. Pauline

est persuadée que Ti-Guy sera enfin celui qui remplira la béance qu'elle ressent. Avec lui, elle pourra recréer une famille, avoir une vie de couple harmonieuse. Ses rêves ne se réalisent toutefois pas et elle est contrainte de repartir en quête d'affection, croisant sur sa route nombreux de mâles, dont Bruno Clouette, l'amant rustre qui se plaît à la dominer.

Pauline, maintenant séparée de son époux et déçue par sa brève union à Bruno, se lance à la conquête d'hommes de tous les genres, dans l'unique but de ne pas être isolée : « [s]eule, dépourvue de débrouillardise, apeurée, tremblante » (P.P., p. 339), elle tente désespérément de trouver de la tendresse auprès d'inconnus. Elle arpente alors les bars espérant « qu'avec un peu de chance, elle croiserait un mâle en quête d'une femelle » (P.P., p. 339). Craignant plus que tout d'être livrée à elle-même, « elle [soule ses amants] et les ramèn[e] ivres morts dans sa chambre. Et c'[est] bien souvent sur un corps inerte, sans la moindre érection, qu'elle s'endor[t] pour ne pas être seule » (P.P., p. 344). Soir après soir, elle séduit des hommes de toutes les générations, reproduisant par le fait même sa façon d'agir du passé, alors qu'elle avait fréquenté simultanément trois hommes : un adolescent, un homme dans la trentaine et un autre d'âge mûr :

[q]uelques *bums* dans la trentaine la lorgnèrent, un jeune homme de quinze ou seize ans, boutonneux, lui fit un clin d'œil et un vieux osa lui demander : « Vous êtes toute seule ? » Passant son chemin, elle n'en était pas moins flattée. Des voyous comme Bruno, un « p'tit jeune » comme Ti-Guy et un vieux comme Sam. Somme toute, l'histoire se répétait et Pauline Pinchaud, plus que dodue, varices aux jambes, couperose sur les joues, plaisait encore aux hommes de toutes les générations. On aurait pu jurer qu'une odeur charnelle les attirait tous vers elle (P.P., p. 341).

Tandis qu'elle cumule les aventures, la folie s'empare de plus en plus d'elle. Sa recherche d'apaisement de son manque affectif a ainsi été vaine, puisque Pauline décède en n'étant pas comblée.

3- La recherche de substituts paternels

Le portrait du personnage de Pauline Pinchaud ne saurait être complet sans la mention de sa quête de substituts paternels. Présentée comme une jeune femme sans lien avec sa parenté, avec un père qu'elle n'a jamais fréquenté et une mère décédée, Pauline cherche désespérément à recréer cette famille qu'elle n'a pas côtoyée. À travers ses rencontres et ses fréquentations, elle espère combler la béance laissée par l'absence de son père, qui est de l'ordre de la castration :

Quand on dit qu'elle hait la jouissance de l'Autre, ce n'est pas faute de la provoquer voire de se mettre à son service : mais ce qui arrive au bout du compte est toujours la même parodie, la même déception face au manque et à l'insuffisance de l'Autre [...] ce n'est pas la jouissance (de la mère) qui est posée au départ chez l'hystérique, mais plutôt le manque (du père). C'est pourquoi ses interrogations portent sur ce manque — qu'elle ne peut manquer de voir [...] — et les moyens de le combler⁵⁵.

Elle a effectivement été coupée de la figure paternelle à un très jeune âge et cherche désespérément à retrouver cet Autre manquant qu'est le père.

Les comportements enfantins de Pauline sont multiples. Avec Sam, d'abord, elle agit telle une enfant en se réfugiant contre lui par un temps d'orage violent. Celui-ci se

55. Didier Moulinier, « Hystérie », d'après Jacques Lacan, *Écrits*, <http://www.etudes-lacaniennes.net/Etudes/Psychanalyse/jouissance/joui-hysterie.htm> (page consultée le 22 juillet 2008).

fait rassurant, comme un père aimant. Le schéma père/fille s'installe dès lors, se révélant également par la position d'autorité qu'occupe Sam dans la relation. Quand elle a des comportements répréhensibles aux yeux de l'ermite, Pauline prend des airs de « petite fille en peine » (E., p. 74) et d'« enfant prise en faute » (E., p. 119), s'attirant la sympathie de son hôte. Sam est ainsi le premier substitut paternel de Pauline.

Pauline cherche aussi à se réconforter en s'entourant d'hommes qui dégagent une certaine puissance physique, à l'image des bras rassurants du père qu'elle n'a pas connu. Elle raconte que, toute jeune, elle fréquentait les employés du port et tentait de satisfaire son manque d'affection avec eux : « à treize ans, j'couchais avec des débardeurs pis des *truckers* » (E., p. 406). Adulte, elle choisit des partenaires dont la stature est imposante : Sam, avec son corps qui n'est « que du muscle, et une tête qui lui rappelait celle des gladiateurs [...] Un mâle solide, quoi! » (E., p. 28); puis Réal Crête, dont elle admire la musculature et le « corps de gladiateur [...] avec [d]es mains de fer » (P.P., p. 53); ensuite Bruno Clouette, « [u]n homme, un vrai, un homme qui lui faisait penser aux débardeurs du port alors que, jeune... » (P.P., p. 289) En somme, les hommes de Pauline lui donnent l'impression d'avoir quelque chose de stable auquel se rattacher, en plus de la rapprocher de la vision qu'a l'enfant de son père : celle d'un homme fort, tout-puissant et inébranlable.

Pauline semble ultimement trouver un père en la personne de Bob, celui chez qui elle dénichera à la fois un travail et une famille d'accueil. Auprès de cet homme, Pauline arrive à se sentir suffisamment à l'aise et rassurée pour croire qu'elle a enfin trouvé la figure paternelle qui lui manquait tant, découvrant en Bob « un père comme elle n'en

avait pas eu » (P.P., p. 134). Reconnaissante des bons soins de Bob et de son épouse, elle déclare : « [t'es un] vrai père, Bob, pis toi t'es comme une mère » (P.P., p. 137). Auprès de cette famille de substitution, Pauline semble avoir réussi à apaiser, du moins pour un temps, son manque affectif. Chez eux, Pauline se sent libre, elle peut fréquenter Ti-Guy à sa guise, mais elle est forcée de quitter leur domicile quand elle apprend qu'elle est enceinte.

Bob fera pourtant une autre apparition dans la vie de Pauline, au moment où elle est contrainte de partir de la maison de Ti-Guy qui ne veut plus d'elle et où elle laisse derrière son fils. Comme il est la seule figure paternelle, voire même familiale, dans la vie de Pauline, Ti-Guy fait appel à lui pour venir la chercher. Quand ils sont sur la route ensemble, Bob est consterné de réaliser que Pauline n'exprime aucun regret par rapport à l'abandon de son enfant : « Bob, père de famille ne pouvait comprendre qu'on puisse se vautrer dans le chocolat et quitter son fils comme s'il s'agissait du chien de la voisine » (P.P., p. 265). L'homme, dont les instincts paternels sont développés, est scandalisé par la conduite insouciante de Pauline, pour qui la satisfaction des pulsions orales passe avant le reste. Tout porte à croire, donc, que Bob n'a pas réussi à transmettre ses qualités paternelles à celle qui le considérait tel un père et que Pauline n'a pas été capable de pallier à son manque de famille en créant une relation solide avec Dédé. Le manque n'étant pas comblé, Pauline n'a eu d'autre choix alors que de repartir en quête de satisfaction autre part.

C- DÉDÉ : « Y'A DES JEUNES QUI ONT JAMAIS ÉTÉ DES ENFANTS... »

Se détourner dans une certaine mesure d'une chose désirée afin de la trouver plus facilement ailleurs est en fait un autre mécanisme fondamental de notre évolution psychologique⁵⁶.

1- La réitération de la quête de Pauline

La naissance du fils de Pauline et Ti-Guy ne se fait pas dans le plus grand bonheur : ses parents ne s'entendent pas, sa mère se relève péniblement d'une grossesse difficile, son père se désintéresse rapidement de son sort, etc. L'enfance, puis l'adolescence de Dédé sont difficiles. Il ne semble pas savoir vers qui ou quoi se tourner pour attirer l'attention et l'affection de son entourage. Le parcours de Dédé ressemble étrangement à celui de Pauline : tous deux cherchent inlassablement à combler un vide laissé par l'absence et l'indifférence de leurs parents. Dédé cherche lui aussi à réparer la castration qu'il a vécue à travers la recherche de substituts paternels et la quête d'affection chez des individus de tous les styles.

Dédé et Pauline ont été ensemble, certes. Mais le fils de Pauline garde bien peu de souvenirs de celle qui lui a donné la vie. Il semble avoir tout oublié d'elle et ne se remémore pas de moments où Pauline lui avait témoigné de la sympathie, gardant à l'esprit l'image d'une mère qui ne l'aimait pas. Son père, quant à lui, semble trop occupé pour se consacrer à lui, ce dont Dédé est pleinement conscient : « [y]’est égoïste ! Y pense rien qu’à lui, pas à nous autres ! » (R., p. 37) Mal-aimé par sa mère, mis de côté par son

56. Joan Rivière, dans Mélanie Klein, *op. cit.*, p. 27.

père, Dédé ne se sent pas apprécié. C'est dans cet état d'esprit qu'il part à la recherche de quelqu'un qui lui témoignerait de l'affection et qui viendrait remplacer ses parents.

2- La recherche de substituts paternels

C'est d'abord son père qu'il cherche à remplacer par la fréquentation d'hommes qui lui témoignent de l'affection. Des hommes, comme le père Arthur et M. Douilly, viennent satisfaire le manque d'attention de Dédé en le faisant sentir important, mais ils ne suffisent pas.

Adolescent, Dédé s'entoure de figures masculines. Irving Stein, premier à avoir donné un emploi à Dédé, joue un rôle important dans la vie du jeune homme, car il lui donne confiance en lui, en sa valeur : « le *boss* semblait l'avoir préféré à tous les autres qui s'étaient présentés » (R., p. 83). Dédé se plaît à travailler pour Stein parce qu'il se sent apprécié, mais il est loin de se douter que leur relation va prendre un tour inattendu : le patron veut faire de lui son amant. Dédé n'apprécie pas la demande de Stein, se sentant « mal à l'aise » (R., p. 103), « [d]éçu, humilié quelque peu » (R., p. 104). Il cède malgré tout aux avances du patron, mais se voit rapidement délaissé par Stein. Comme son père qui l'a mis de côté, son employeur trouve mieux à faire que de se consacrer à sa relation avec Dédé.

Les années passent et Dédé fait la rencontre d'un autre homme qui l'aide à se valoriser : Ross Welles. Ce nouveau patron « le trait[e] bien [...] et] lui fai[t] entièrement confiance » (R., p. 199). Cette relation d'affaires se transforme rapidement en rapport intime : Dédé cède à « l'emprise de son patron », à qui il fait part « d'un certain... savoir-

faire » (R., p. 201). Dédé apprécie la compagnie de cet homme qui lui donne le sentiment d'être important en lui offrant un emploi prestigieux, en plus de le convaincre qu'il est aimé, « lui caress[ant] la nuque et l'entraîn[ant] dans un tourbillon... d'affection » (R., p. 221). Encore une fois, cette union est de courte durée et Dédé est abandonné par Ross Welles; « désesparé, épuisé, rejeté une fois de plus » (R., p. 235), le jeune homme est forcé de trouver ailleurs l'être qui remplira son vide. Ses aventures homosexuelles ne l'aident pas à se sentir mieux, car elles le font se plier au désir de l'autre, ce qui est le propre de l'hystérique, « inséparable de l'*inauthenticité*. L'hystérique joue un rôle et un personnage pour ne pas percevoir l'incapacité à construire et posséder une identité, une histoire propre et authentique. L'hystérique vit par procuration, pour dissimuler le défaut fondamental à être soi-même et le vide intérieur⁵⁷ ». Dédé joue ainsi à l'homosexuel dans l'espoir de se découvrir et de calmer ses tourments.

Faute d'arriver à combler son manque par ses fréquentations masculines, Dédé cherche désespérément à pallier l'absence de sa mère par le biais des femmes de sa vie. À l'instar de Pauline qui voyait les hommes se succéder dans sa vie et dans son lit, le jeune Dédé fait de nombreuses conquêtes dans l'espoir de se sentir toujours aimé et apprécié. Jacquie, Patricia, la « grande gérante » (R., p. 157) de la boutique de fantaisie, la « vieille Grecque fardée » (R., p. 157), Céleste, pour ne nommer que celles-là, sont autant de femmes qui se partagent le corps de Dédé, qui lui, aime être le point de mire de toutes. Incapable de se consacrer à une seule personne, Dédé semble reproduire les comportements de sa mère alors qu'elle séduisait à tout prix pour contrer sa solitude.

57. Michel Escande, *op. cit.*, p. 88.

Melanie Klein explique que

[l’infidèle] est, dans les profondeurs de son esprit, hanté par la peur de voir mourir les personnes aimées et que cette peur percerait et s’exprimerait dans des sentiments dépressifs et de grandes souffrances mentales si le Don Juan ne s’était justement constitué une défense particulière contre ces sentiments et ces souffrances : son infidélité. Il ne cesse de se prouver que l’objet unique tellement aimé [...] ne lui est pas, après tout, indispensable, étant donné qu’il peut toujours trouver une autre femme pour qui éprouver des sentiments passionnés, mais superficiels. [...] Un compromis inconscient s’exprime cependant dans son attitude envers les femmes. En abandonnant certaines d’entre elles, il se détourne inconsciemment de sa mère, la met à l’abri de ses désirs dangereux et il se libère de la dépendance douloureuse à son égard. Et en se tournant vers d’autres, en leur donnant plaisir et amour, il garde dans son inconscient la mère aimée ou il la recrée. En réalité, il passe d’une femme à une autre, car l’autre personne en vient bientôt à représenter sa mère. C’est ainsi que le premier objet de son amour est remplacé par une succession d’objets différents. Dans son fantasme inconscient, il recrée ou guérit sa mère au moyen de satisfactions sexuelles (qu’en fait il donne à d’autres femmes)⁵⁸.

Dédé rejette donc avant d’être rejeté, évitant ainsi de revivre l’abandon qu’il a vécu par le passé, le jour où sa mère l’a laissé derrière comme on laisse tomber un animal de compagnie dont on ne veut plus prendre soin. C’est en tentant d’oublier son mal-être que Dédé vit ses nombreuses aventures. Contrairement à sa mère qui décède sans avoir été satisfaite, Dédé rencontre finalement celle qui le complète, Laure, comme nous l’avons mentionné dans le chapitre précédent.

*
* * *

58. Melanie Klein, *op. cit.*, p. 110.

Pauline et son fils se rejoignent donc dans leur désir persistant d'échapper au vide qui les habite. Tous deux cherchent à tout prix à dénicher une personne qui viendrait les combler et apaiser leur intense besoin d'autrui. Dans les deux cas, « l'amour se montre infantile, mais traduit ses exigences par une provocation sexuelle qui évoque toute une histoire mais ne dit pas le fond des choses⁵⁹ ».

59. Augustin Jeanneau, « L'hystérie. Unité et diversité », *Revue française de psychanalyse*, tome XLIX, janvier-février 1985, p. 113.

CONCLUSION

ma trilogie n'a pas de nom car, au départ, je n'avais pas prévu en faire une trilogie. Or, on en parle en disant tout simplement LA TRILOGIE, avec l'énoncé des titres des trois volumes qui la composent⁶⁰.

La structure hystérique s'est manifestée de maintes manières dans la trilogie de Denis Monette et s'est articulée autour de trois grands pôles : les relations interpersonnelles, axées comme nous l'avons souligné en introduction sur « la mise en scène permanente de l'intime et du sexuel, le jeu incessant entre vérité et mensonge [ainsi que] la plasticité de la personne⁶¹ », la dépendance active et le manque à combler. Pauline Pinchaud, personnage central dont nous avons retracé le parcours, a fait une entrée remarquée dans la vie des villageois de St-Calixte en tentant de se présenter sous un jour qui inspirait la pitié. La jeune femme s'est inventé un passé d'orpheline mal-aimée qui lui a attiré le regard bienveillant de l'ermite. Les deux se sont plu en trouvant en l'autre un objet pour combler leur manque : le manque de nourriture de Pauline était assouvi par les largesses de l'ermite, qui transformait sa vie d'avare en se mettant au service de la belle. Le vide affectif des deux personnages était en outre soulagé par la présence de l'autre et Pauline venait de trouver en l'ermite celui qui deviendrait sa figure paternelle.

60. Lettre inédite de Denis Monette à Sarah Désaulniers, 12 juin 2008.

61. Jean Ménéchal, *op. cit.*, p. 89.

Cependant, cette union n'a pas satisfait Pauline bien longtemps, puisqu'elle s'est rapidement tournée vers d'autres hommes dans l'espoir de voir comblé son manque affectif. Au contact d'autrui, la personnalité de Pauline s'est transformée, façonnée par ce qu'elle percevait du désir de l'autre. D'abord servante et amante de Sam, elle est devenue maîtresse de Marcel, avec le rêve de devenir fée du logis. Pauline ne pouvait résister à cet homme qui lui renvoyait une image séduisante d'elle-même. Pourtant, ce fantasme fut de courte durée et Pauline a été contrainte de chercher ailleurs son prince charmant. Elle a alors tôt fait de reprendre son rôle de servante, qui l'a conduite dans les draps d'autres hommes qui lui ont laissé croire qu'elle pourrait devenir quelqu'un auprès d'eux. Toutefois, comme le lui a rappelé Réal Crête, « [l]a servante avec le fils de la patronne... » (P.P., p. 55) ne représente pas une solution d'avenir envisageable. Ainsi Pauline a dû trouver ailleurs celui qui lui proposerait une vie à son goût.

C'est à ce moment qu'a refait surface Ti-Guy Gaudrin, jeune homme qu'elle avait dépuclé du temps de l'ermite. D'abord épris de la corpulente ménagère, Ti-Guy l'a conquise à grand renfort d'éloges qui la faisaient sentir désirable, attirante et jeune. Ti-Guy a mis progressivement un terme à leur relation, puisqu'il ne pouvait, lui non plus, se voir satisfait par une seule personne, sans savoir qu'il devrait retourner auprès de Pauline peu après pour assumer ses responsabilités de père. Le mariage obligé de Pauline et Ti-Guy a conféré un nouveau rôle à Pauline : celui de mère. Ce qui aurait dû marquer un tournant dans la vie de Pauline n'a pas eu l'effet escompté, puisqu'elle n'est pas parvenue à s'accomplir comme mère, n'arrivant pas à aimer son fils. Ses épousailles ne l'ont pas comblée non plus, étant donné le refroidissement des ardeurs de Ti-Guy. Pauline n'était ni une épouse aux yeux de celui qui l'a mariée ni une mère dans le regard du père de son

enfant : elle n'était qu'une servante qui œuvrait à peu de frais dans le domicile familial. Ces rapports peu harmonieux ont entraîné l'éclatement du couple et ont relancé la jeune femme sur le chemin de la quête d'attention. De retour à la vie de célibataire, Pauline est partie à la recherche du regard affectueux de l'autre. C'est à travers les conquêtes d'un soir que l'ancienne femme de Ti-Guy a tenté de définir sa véritable identité : de plus en plus aux prises avec la démence, Pauline en est venue à la conclusion qu'elle était et avait toujours été une servante.

Cette recherche de soi n'a pas été le lot unique de Pauline. En effet, les personnages de Jovette, Ti-Guy, puis Dédé ont tous vécu un foisonnement de rebondissements qui les a amenés à définir leur personnalité. Tous, ils ont tenté de susciter l'admiration de la multitude : Jovette, par ses relations homosexuelles, a voulu se prouver qu'elle pouvait séduire d'autres personnes que son père; Ti-Guy, par son tableau de chasse impressionnant, a cherché à se convaincre qu'il était en mesure de conquérir des femmes de toutes les générations; et Dédé a imité à la fois l'un et l'autre en flirtant avec des hommes, des femmes, des vieux, des jeunes, cherchant l'affection et l'attention dans les yeux de tous, visant à trouver des substituts parentaux qui remplaceraient l'amour défaillant de son père absent et de sa mère manquante. Les trois ont également tenté de trouver une personne de qui il pourrait dépendre. Jovette a vécu ce genre de relation avec son premier époux, Philippe, puisque celui-ci lui permettait de s'élever, de modifier fondamentalement son existence et de créer une rupture définitive avec son passé. Cette relation fut un échec, mais a tout de même permis à Jovette de se réaliser à travers une toute nouvelle vie, celle de mère. Ti-Guy, quant à lui, a vécu la dépendance de façon quelque peu différente : c'est de la séduction dont il était captif, mais il a toutefois choisi

de s'attacher à une femme, Jovette pour qu'elle l'aide à demeurer fidèle. Ce désir d'avoir quelqu'un sur qui se fier s'est manifesté de manière similaire chez Dédé, qui a trouvé en Laure un pilier solide sur lequel s'appuyer pour apaiser les démons qui faisaient rage en lui. Sa jeune épouse l'a aidé à vivre en paix avec lui-même après que celui-ci ait fait de nombreuses expériences dans sa quête de lui-même.

*
* * *

La structure hystérique domine vraisemblablement l'écriture de Denis Monette. Ses œuvres antérieures et postérieures à la trilogie ne sont pas en reste. *Adèle et Amélie*, le tout premier roman de l'auteur, propose le récit de la vie de jumelles en constante compétition afin de savoir laquelle sera la préférée du père à la suite du décès de leur mère, laquelle gagnera le mieux sa vie, laquelle obtiendra l'affection exclusive d'un ami, etc. La part d'hystérie dans ce roman réside dans l'idée se battre pour demeurer le centre des regards.

Les bouquets de noces, roman qui a propulsé Monette parmi les écrivains à succès québécois, est encore plus assujetti à la structure hystérique. En effet, l'héroïne, Victoire Desmeules, est une séductrice impénitente cherchant à susciter l'admiration, voire la crainte, chez tous ceux qu'elle rencontre. De plus, elle choisit avec soin les hommes qu'elle côtoie de manière à tirer profit de chacun d'entre eux, mettant ainsi de l'avant le concept de la dépendance dont nous avons traité en parlant des personnages de la trilogie. Elle va tour à tour s'entourer de l'avocat fils de bonne famille qui lui procure une situation sociale enviable, du vendeur de voitures fortuné mais sans manière qui lui donne

un fils, du beau jeune homme qui la fait sentir désirable et juvénile, puis de l'homme mûr qui l'aime sincèrement. Cette succession d'hommes dans la vie de la protagoniste n'est pas sans rappeler Pauline Pinchaud. Des liens peuvent effectivement être faits entre les choix de partenaires : le riche, le jeune, le vieux, voilà qui pourrait s'appliquer aussi bien à Pauline qu'à Victoire. Une autre parenté entre ces deux personnages peut être mise en relief : toutes les deux ont un fils dans une union instable, se désintéressent de leur enfant pour finalement l'abandonner complètement. Cette réitération du motif du renoncement à l'enfant n'est pas innocente. Serait-elle la manifestation littéraire de ce qu'a vécu Monette, qui a raconté dans son récit *Les parapluies du diable* avoir été mis de côté par sa propre mère ? Dans la trilogie, de nombreux enfants sont coupés de leur mère : Dédé, le fils de Jovette, le bébé mort-né de Pauline, le cousin de Dédé dont la mère décède, etc. La relation maternelle est donc bien souvent difficile, même impossible, dans les écrits de Monette.

Un récent roman de Monette, *La paroissienne*, est lui aussi influencé par l'hystérie. En effet, le personnage éponyme est une femme qui ressemble étrangement à Pauline Pinchaud par ses courbes voluptueuses, mais encore davantage par son besoin constant de mentir sur ses origines, de dépendre des autres et d'attirer le regard sur elle. De plus, une ressemblance quant à l'opinion des autres à leur égard est perceptible : elles sont vues comme des intruses venues troubler la tranquillité de l'existence des hommes dont elles font la conquête. Comme Pauline, la paroissienne utilise ses atouts physiques pour manipuler ceux qui croisent son chemin. La paroissienne, Lucille Voyer, maquilleuse de métier, déguise et travestit la vérité de façon à la rendre toujours plus reluisante, mais également de manière à rendre l'image qu'elle projette aux autres plus

favorable. Elle s'immisce dans la vie de Rhéaume Bréard, retraité bien nanti, pour finalement prendre toute la place et conduire l'homme au trépas. À l'instar de Pauline qui a causé le décès de Sam Bourque en le poussant à commettre l'irréparable à force de chagrin, Lucille est la source de la mort de Rhéaume puisqu'elle l'épuise pour ensuite refuser de lui porter secours tandis qu'il se meurt d'un infarctus. Les conquêtes amoureuses qui suivent la perte de leur amant sont également communes aux deux femmes qui se consolent bien vite en fréquentant d'autres hommes. Lucille jette son dévolu sur Alain, le frère de son mari, à qui elle s'accroche désespérément, voyant en lui sa seule chance de bonheur, comme Pauline avec Ti-Guy. Toutes deux voient leur rêve de bonheur s'évanouir et leur fin, qui les laisse seules, dans l'indifférence la plus totale de leur entourage, nous pousse également à croire qu'il existe un lien entre ces deux héroïnes.

*
* * *

Il apparaît que, même après l'écriture de la trilogie, puis des romans qui l'ont suivie, Denis Monette n'a pas terminé sa quête. Lui qui avait décidé de se raconter dans *Les parapluies du diable* cherche peut-être, tout comme ses personnages, à définir son identité. Chose certaine, sa capacité à créer un grand échiquier au cœur duquel se trouvait Pauline Pinchaud, reine d'un grand jeu de dupes, satellite autour duquel ont gravité les personnages de la trilogie, a permis de jeter un regard critique sur les relations interpersonnelles de l'hystérique. Mais il y a plus. Si l'écriture de Denis Monette fascine un lectorat, surtout composé de femmes, n'est-ce pas parce ses personnages, conçus à l'image des personnalités hystériques, sont attachants dans leur quête d'amour et de sens,

alors que « [...] les contrastes prenant sens, ces personnalités déroutantes se font [...] plus émouvantes : violentes mais chaleureuses, superficielles et profondes, intrigantes et pourtant si puérilement démunies, si tristes et si vivantes⁶² » ?

62. Augustin Jeanneau, *op. cit.*, p. 109.

BIBLIOGRAPHIE

ŒUVRES ÉTUDIÉES

Monette, Denis, *L'ermite*, Outremont, Éditions Logiques, 1998, 446 p.

Monette, Denis, *Pauline Pinchaud, servante*, Outremont, Éditions Logiques, 2000, 448 p.

Monette, Denis, *Le rejeton*, Outremont, Éditions Logiques, 2001, 408 p.

OUVRAGES THÉORIQUES

André, Jacques, Jacqueline Lanouzière et François Richard, *Problématiques de l'hystérie*, Paris, Dunod, 1999, 215 p.

Bergeret, Jean (sous la direction de), *Psychologie pathologique : théorique et clinique*, Paris, Masson, 2008, 370 p.

Debray, Quentin et Daniel Nollet, *Les personnalités pathologiques : approche cognitive et thérapeutique*, Paris, Masson, 2005, 186 p.

Escande, Michel, *L'hystérie aujourd'hui : de la clinique à la psychothérapie*, Paris, Masson, 1996, 214 p.

Filloux, Jean-Claude, *La personnalité*, Paris, Presses Universitaires de France, 1965, 128 p.

Freud, Sigmund, *Cinq leçons sur la psychanalyse*, Paris, Payot, 1966, 168 p.

Freud, Sigmund, *Cinq psychanalyses*, Paris, Presses Universitaires de France, 2008, 616 p.

Freud, Sigmund, *Essais de psychanalyse appliquée*, Paris, Gallimard, 1933, 254 p.

Freud, Sigmund, *Études sur l'hystérie*, Paris, Presses Universitaires de France, 1956, 262 p.

Freud, Sigmund, *Introduction à la psychanalyse*, Paris, Payot, 2001, 567 p.

Freud, Sigmund, *La première théorie des névroses*, Paris, Presses Universitaires de France, 1997, 186 p.

Freud, Sigmund, *Les rêves : la voie royale de l'inconscient*, Paris, Robert Laffont, 1997, 318 p.

Freud, Sigmund, *Refoulement : défenses et interdits*, Paris, Robert Laffont, 1979, 320 p.

Jeanneau, Augustin « L'hystérie. Unité et diversité », *Revue française de psychanalyse*, tome XLIX, janvier-février 1985, 518 p.

Klein, Melanie, *Envie et gratitude*, Paris, Gallimard, 1968, 230 p.

Klein, Melanie, *Développement de la psychanalyse*, Paris, Presses Universitaires de France, 1991, 343 p.

Klein, Melanie, *L'amour et la haine: le besoin de réparation, étude psychanalytique*, Paris, Payot, 1968, 155 p.

Kristeva, Julia, *Le génie féminin : la vie, la folie, les mots*, tome II, Paris, Fayard, 2000, 448 p.

Lacan, Jacques, *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, 609 p.

Lacan, Jacques, *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, 928 p.

Lacan, Jacques, *L'angoisse*, Paris, Seuil, 2004, 389 p.

Lacan, Jacques, *La relation d'objet*, Paris, Seuil, 1994, 434 p.

Lacan, Jacques, *L'envers de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1991, 245 p.

Lacan, Jacques, *Les complexes familiaux*, Paris, Navarin, 1984, 118 p.

Lacan, Jacques, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1973, 253 p.

Laplanche, Jean et Jean-Bertrand Pontalis, *Vocabulaire de la psychanalyse*, Paris, Presses Universitaires de France/Quadrige, 2004, 523 p.

Lugassy, Françoise, *Première immersion en psychanalyse*, Paris, L'Harmattan, 1999, 320 p.

Luquet, Pierre « L'organisation mentale hystérique », *Revue française de psychanalyse*, tome XLIX, janvier – février 1985, 518 p.

Mauron, Charles, *Des métaphores obsédantes au mythe personnel*, Paris, José Corti, 1962, 380 p.

Mauron, Charles, *L'inconscient dans l'œuvre et la vie de Racine*, Paris, José Corti, 1969, 345 p.

Ménéchal, Jean, *Introduction à la psychopathologie*, Paris, Dunod, 1997, 120 p.

Nasio, Juan David, *Enseignement des 7 concepts cruciaux de la psychanalyse*, Paris, Rivages, 1988, 272 p.

Nasio, Juan David, *Le plaisir de lire Freud*, Paris, Payot/Rivages, 2002, 176 p.

Nasio, Juan David, *L'hystérie ou l'enfant magnifique de la psychanalyse*, Paris, Rivages, « Petite Bibliothèque Payot », 1995, 225 p.

Pervin, Lawrence A. et Oliver P. John, *La personnalité: De la théorie à la recherche*, Bruxelles, De Boeck Université, 2005, 576 p.

Segal, Hanna, *Introduction à l'œuvre de Mélanie Klein*, Paris, Presses Universitaires de France, 1969, 168 p.

Vanier, Alain, *Éléments d'introduction à la psychanalyse*, Paris, Nathan, 2002, 129 p.

Wieder, Catherine, *Éléments de psychanalyse pour le texte littéraire*, Paris, Bordas, 1988, 168 p.

SITES INTERNET CONSULTÉS

Freud, <http://tecfa.unige.ch/tecfa/teaching/UVLibre/0001/bin29/Freud.htm>, (page consultée le 7 mars 2008).

« Hystérie féminine », *Hystérie*, <http://psychiatriinfirmiere.free.fr/infirmiere/formation/psychiatrie/adulte/pathologie/hysterie.htm> (page consultée le 10 avril 2008).

« Hystérie masculine », *Hystérie*, <http://psychiatriinfirmiere.free.fr/infirmiere/formation/psychiatrie/adulte/pathologie/hysterie.htm> (page consultée le 20 avril 2008).

« La compulsion de répétition », *Processus de répétition*, http://psychosoma.org/f_compulsion.htm (page consultée le 24 août 2009)

Auriol, Bernard, « Psychodynamique des organes urogénitaux », <http://cabinet.auriol.free.fr/psychanalyse/urogenitaux.htm>, 2004, (page consultée le 14 septembre 2008).

Fouchey, Marlène, «La personnnalité histrionique»,
<http://www.psyblogs.net/neuropsychologie/?post/1La-personnalite-histrionique>
(page consultée le 21 avril 2009).

Laloz, Jean-Pierre « La notion de castration en psychanalyse », <http://www.philosophie-en-ligne.com/page67.htm> (page consultée le 20 juin 2008).

Moulinier, Didier, « Castration », d'après Joël Dor, *Structure et perversion*, Denoël, 1987,
<http://www.etudes-lacaniennes.net/Etudes/Psychanalyse/perversion/perv-castration.htm>
(page consultée le 22 juillet 2008).

Moulinier, Didier, « Hystérie », d'après Jacques Lacan, *Écrits*,
<http://www.etudes-lacaniennes.net/Etudes/Psychanalyse/jouissance/joui-hysterie.htm>
(page consultée le 22 juillet 2008).

Quinet, Antonio, « Le trou du regard »,
http://lacanian.memory.online.fr/AQuinet_Troureg.htm, (page consultée le 14 septembre 2008).

Salvain, Patrick, « Notes sur l'hystérie d'après Freud » <http://www.cartels-constituants.fr/contenus/documents/6221.pdf>, (page consultée le 16 octobre 2008).